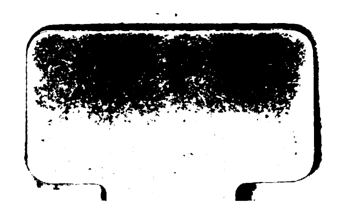



NOMEN EXTENDERE FACTIS
Joseph Neeld



DOUZE NOUVELLES,

par Madame Is. de MONTOLIEU,

pour servir de suite

A SON RECUEIL DE CONTES.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
chez J. J. PASCHOUD, Libraire,
rue Mazarine, N.° 22,
ET A GENEVE,
chez le même Imprimeur-Libraire.
1812.

LES DOUZE NOUVELLES.

HUITIÈME NOUVELLE.

LES DEUX VISITES,

LES DEUX PASTEURS ET LES DEUX NUITS.

Première visite.

Il existe une classe d'hommes, dont je fais partie, qui sont très-peu connus hors de leur sphère, et dans les pays d'où la religion les exclut; ce sont les pasteurs de village des églises protestantes. Lorsqu'ils sont ce qu'ils doivent être (et malheur à ceux qui prennent cet état sans en remplir les devoirs!), il n'y a pas de citoyens

plus utiles et plus respectables. Au-dessus des paysans par leur éducation et leurs connaissances, ils en sont rapprochés par la simplicité de leurs mœurs patriarchales, et par les doux liens d'époux et de père; ils sont à la fois le conseil, l'appui, la consolation du pauvre et du malheureux, et la terreur du méchant; ils offrent, dans l'intérieur de leur famille, le modèle des vertus qu'ils prêchent dans la chaire; respectés comme des supérieurs, aimés comme des amis, le village où ils résident peut devenir, pour eux et par eux, le séjour du bonheur, et lorsque le malheur vient les visiter sous leur humble toit (puisqu'ils sont époux et pères, ils y sont sujets comme tous les hommes), ils le reçoivent avec courage, patience et résignation.

Tel était le pasteur Buchman, mon prédécesseur dans cette cure. Depuis quarante ans, le chardon et la violette, image de ses peines cruelles et de ses vertus ignorées, croissaient sur sa tombe; ses peines et ses vertus, et ses éclairs de bonheur, tout était oublié; tout resterait enseveli avec lui sous ce tertre de gazon, si je ne voulais pas retracer à mon souvenir deux journées mémorables de son innocente vie. C'est de sa compagne fidèle que j'ai sû ces détails; elle ne l'avait point quitté pendant qu'il a vécu, elle repose à présent à côté de lui: « Ne » me séparez pas de mon mari, M. » le pasteur, me dit-elle quand je » vins prendre possession de la mai» son, où si long-tems ils avaient » demeuré ensemble; laissez-moi

» mourir près de son tombeau. »
Elle a passé quelques années avec moi, et elle paya mon amitié par sa confiance ; je ne la trahirai pas : cet écrit ne sera vu qu'après ma mort, et ceux qu'il regarde n'existeront plus.

Avant de faire le récit de la première de ces journées qui eurent une si grande influence sur la vie du pasteur Buchman, je vais raconter brièvement les événemens qui l'avaient précédée.

Buchman avait un ami de cœur qui se nommait Halder : il était, ainsi que lui, pasteur de village ; ils avaient été ensemble à l'université, habitant la même chambre et mangeant à la même table ; ils furent consacrés le même jour, et nommés

à deux cures de villages, distantes l'une de l'autre d'une journée; le village où Buchman fut nommé pasteur s'appelait Ruppelbruck, et celui de Halder, Waldorf. Lorsqu'ils se séparèrent pour aller les occuper, ils se promirent de ne jamais laisser passer une semaine sans s'écrire, ni quinze jours sans se visiter, et pendant seize années ils furent fidèles à cet engagement.

Tous les deux se marièrent, car une bonne ménagère est le meuble le plus nécessaire dans un presbytère, et tous deux étaient pères. Buchman n'eut qu'un fils; Halder eut plusieurs enfans qu'il perdit en bas âge, il ne lui resta qu'une fille, dont l'aimable figure et l'heureux naturel faisaient la gloire et le bonheur de ses parens. Le jeune Fréderich Buchman, de

son côté, était l'orgueil et l'idole des siens : sa taille était avantageuse, son maintien noble et gracieux, ses traits mâles et réguliers, son caractère fier et sensible. On obtenait tout de lui par le point d'honneur, mais la moindre apparence d'injustice le révoltait, et le mettait en fureur ; dans ces momens-là personne ne pouvait le calmer que sa petite amie Pauline Halder, plus jeune que lui de trois ans. Elle conduisait à son gré ce jeune lion, et le rendait plus doux qu'un agneau, dès qu'elle lui disait avec sa voix enfantine, « Fritz (*), cela n'est pas bien ; je ne t'aimerai plus, si tu te fâches ainsi. » De son côté Pauline faisait tout ce que voulait sa mère, pourvu

(*) Diminutif familier du nom de Frédérich.

qu'on lui promit de la mener chez M. Buchman.

Les deux familles voyaient avec plaisir cet accord secret entre les cœurs de leurs enfans ; les visites devinrent plus fréquentes, et sous les yeux de leurs parens, Frédérich et Pauline se témoignaient l'attachement le plus tendre. Quel spectacle délicieux pour ces bons parens, que celui de cet amour si vif et si pur, dont les jeunes gens eux-mêmes ignoraient le nom, mais qui s'augmentait chaque jour ! Combien nous serons heureux de leur bonheur ! disait Buchman à son ami ; nous les marierons dès que Fritz sera consacré.

Tu veux donc en faire un ministre? lui disait Halder, il n'en a guère la tournure, un uniforme lui siérait

mieux qu'une robe pastorale, et un hausse-col qu'un rabat. Halden avait naturellement du goût pour le militaire; l'amitié et l'influence de Buchman avaient décidé sa vocation ecclésiastique : mais, après avoir prêché l'union et la paix, son plus grand grand plaisir était de lire dans les gazettes les relations de guerres et de combats. Buchman, au contraire, était convaincu que, si le vrai bonheur existe sur la terre, c'est dans cet état ignoré et tranquille, où les occasions de faire le bien sont si fréquentes, où tout éloigne du mal et ramène à la vertu, à la piété et à la simplicité du bonheur domestique. —Oui, dit-il à son ami, je veux que Fritz soit pasteur de village, parce que je désire qu'il soit sage et heureux. Nous n'avons que lui, nous ne pourrions

pas nous en séparer; cet état le fixera près de nous. Il a une belle figure : tant mieux, il ornera la chaire du Seigneur; ne consacrerait-on à son culte que le rebut des autres professions? Mon Fritz sera, s'il plait à Dieu, un beau, un bon et un heureux pasteur; je parie que Pauline est de mon avis? Elle en convint en rougissant. Halder avoua lui-même qu'il ne s'était jamais repenti de son choix, et le départ de Frédérich pour l'université fut décidé. Il avait alors dix-neuf ans, et Pauline seize; ils devaient être séparés trois ans, excepté le tems des vacances que Frédérich viendrait passer chez ses parens; tous comptaient sur ce dédommagement pour supporter la séparation. Au bout des trois ans, il recevrait les ordres et retrouverait

sa Pauline, pour ne plus la quitter de la vie.

Ces arrangemens pris en famille adoucirent le moment des adieux. Fritz se sépara de tout ce qu'il aimait, plein de douleur et d'espérance. Il serra Pauline contre son cœur, lui mit au doigt un anneau d'or, couvrit de baisers ses joues inondées de larmes et ses lèvres qui ne pouvaient pas même prononcer le mot d'adieu; ils ne se promirent pas de s'aimer toujours, car il leur paraissait impossible de changer. Fritz embrassa ses deux pères, ses deux mères; il donnait déjà ce titre aux parens de Pauline, et partit pour Jéna, où les deux pasteurs avaient aussi fait leurs études.

Pendant deux années l'orgueil pa-

ternel de Buchman fut en pleine jouissance ; il recevait les nouvelles les plus satisfaisantes de son fils ; des anciennes connaissances de Jéna, auxquelles il l'avait adressé, lui mandaient que ses progrès étaient étonnans, surtout dans les mathématiques, et qu'il se faisait aimer et estimer. Il vint passer les vacances chez son père, et sa présence confirma tous les éloges ; les deux mères le trouvèrent grandi et embelli ; Buchman lui trouva l'air plus doux et plus réfléchi ; Pauline dit qu'il était toujours le même, et c'est ce qu'elle pouvait à son gré dire de plus flatteur : le pasteur Halder répéta qu'un hausse-col lui irait mieux qu'un rabat. Frédérich soupira d'abord, puis il sourit en regardant Pauline. Il aurait aussi préféré le hausse-col et l'uni-

forme, mais posséder Pauline allait avant tout, et l'état qui pouvait avancer ce bonheur était celui pour lequel il avait le plus de goût; il retourna donc reprendre le cours de ses études.

Hélas! il était passé le tems du bonheur! Frédérich avait conservé la même horreur pour l'injustice qu'il montrait dans son enfance. Un étudiant en essuya une qui le révolta; il prit vivement son parti. L'agresseur du jeune homme était titré; riche, et dépensait beaucoup d'argent; ceux qui profitaient de sa bourse, et qu'il associait à ses plaisirs, furent pour lui. Frédérich tint ferme pour son protégé; ils eurent pour eux les étudians que le baron dédaignait. Les esprits s'aigrirent, des disputes on en vint aux injures, des

injures aux voies de fait ; il y eut des rixes, des batailles, des émeutes, et enfin un duel où le baron fut blessé ; Frédérich et son jeune protégé furent accusés d'être les agresseurs et mis aux arrêts ; d'autres griefs, des accusations plus graves obligèrent les tribunaux à se mêler de cette affaire ; les deux amis furent incarcérés, puis jugés, et condamnés au bannissement, et renvoyés ignominieusement de l'université ; ils quittèrent ensemble Jéna la rage dans le cœur. Dans les commencemens de cette affaire, Frédérich, n'en prévoyant pas les suites, n'avait pas voulu l'écrire à ses parens pour ne pas les inquiéter ; lorsqu'elle devint plus sérieuse, il l'écrivit à son père, mais il était prisonnier, et ses lettres furent arrêtées. M. Buchman alarmé

du long silence de son fils, allait partir pour Jéna, lorsqu'il reçut des lettres de cette ville qui lui apprirent son malheur. Ces lettres étaient terribles; plus on avait attendu de ce jeune homme, et plus il était blâmé; on exagéra les torts, on se vanta de lui avoir donné des conseils qu'il n'avait pas voulu suivre; on lui prêta les propos les plus menaçans contre les autorités; il aurait, disait-on, mis le feu au quatre coins de la ville, plutôt que de céder, et la sentence de bannissement était encore trop douce. Mais ce qui consterna le pasteur et sa femme, c'est qu'il paraissait que ses torts étaient la suite du plus grand de tous à leurs yeux, de celui qu'ils auraient le moins attendu de l'amant de Pauline, la séduction et l'enlèvement d'une

jeune fille, et d'avoir cherché à cacher les suites de cette séduction.

Qu'on juge de la consternation de ses parens : il leur fut impossible cependant de croire leur fils aussi coupable, ils auraient été trop malheureux ! Marie, surtout, assurait que c'était une calomnie, et qu'il était impossible qu'il eût été infidèle à Pauline. — Ah ! si seulement ils avaient pu le voir et savoir la vérité ; mais ils ne savaient où le trouver. Quelques jours après la réception de cette lettre, un paysan du village dit au pasteur qu'il avait vu son fils appuyé sur la barrière du jardin et regardant la maison ; mais cet homme ne se doutant de rien, crut qu'il était retourné chez ses parens. Ce ne fut que huit jours après que le malheureux père apprit que son fils avait

été si près de lui. Vers le même tems, Pauline reçut une lettre qui ne contenait que ces lignes :

« Adieu, Pauline, oubliez le malheureux Fritz ; banni, chassé, déshonoré, Fritz n'est plus digne de vous ; victime de la plus affreuse injustice, ayant le monde et les hommes en horreur, il va les fuir à jamais : oubliez-le, Pauline, et soyez heureuse ! Mais si jamais je vous fus cher, aimez mes parens, soyez encore leur fille, et que vos vertus les consolent d'avoir donné la vie au malheureux Frédérich. »

Pauline heureuse ! heureuse sans Frédérich ! comment a-t-il pu le supposer et l'écrire ? Elle fit des efforts surnaturels pour surmonter sa douleur et conserver à ses parens leur fille unique et chérie ; mais elle savait

aussi de quoi Frédérich était accusé, par une amie qu'elle avait à Jéna, et pouvait à peine en douter; elle l'avait caché à tout le monde, et ses nuits se passaient dans les larmes. De leur côté les Büchman ne lui montraient pas les lettres qu'ils avaient reçues; ainsi chacun d'eux croyait les autres moins malheureux. Pauline leur donnait, pour les consoler, une espérance qu'elle n'avait pas elle-même, et qu'elle ne désirait pas d'avoir; puisque Frédérich en avait aimé une autre, il n'était, en effet, plus digne d'elle, et cependant elle sentait qu'il lui était plus cher que jamais.

Les perquisitions que le pasteur avait faites et fait faire de tous côtés, produisirent un soupçon vague qu'il s'était embarqué sur un vaisseau

allant aux Grandes-Indes; ils saisirent tous cette idée. Il nous écrira, disait la mère; il nous reviendra, ajoutait Pauline : le pasteur secouait tristement la tête. Dans le fond de l'ame, ni Pauline, ni Mme Buchman ne croyaient ce qu'elles disaient : mais il y a des mots qu'on a besoin de prononcer et d'entendre, lors même qu'ils ne persuadent pas.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient sans que rien confirmât ni ne détruisît leurs craintes ou leurs espérances. Au bout d'une année ils eurent une autre douleur : Pauline, toujours plus affligée, et prenant toujours plus sur elle, dépérissait à vue d'œil; mais elle cachait avec tant de soins les souffrances de son ame, que ses parens l'a crurent consolée. Frappés enfin de sa maigreur, de sa

faiblesse, il s'inquiétèrent et ils exigèrent qu'elle prît un médecin et des remèdes; elle obéit; mais c'était trop tard, ils n'eurent aucun succès; elle y gagna seulement d'engager le médecin, homme honnête et sensible, de dire à sa famille qu'elle avait une affection de poitrine très-ancienne, qui devait nécessairement la conduire jeune au tombeau. Comme ils avaient déjà perdu d'autres enfans, ils crurent à cette cause, mais ils n'en étaient pas moins affligés de voir leur fille qui touchait à sa vingtième année, périr comme une fleur épanouie que l'orage a frappé. Pauline mourut doucement, sans prononcer même ce nom chéri, qui n'était pas sorti un instant de sa pensée, et contente de ne pas laisser à ses parens désolés l'idée que Frédérich

était là cause de sa mort. Ils ne se consolèrent point, car peut-on se consoler de la perte d'un enfant? ce malheur, le plus poignant de tous, semble tellement opposé à la nature, que la douleur qu'il produit doit durer toujours; mais, persuadés que leur fille était plus heureuse, ils se résignèrent, et le tems eut son effet accoutumé. Il n'efface pas l'affliction, mais il apprend à la supporter et à s'en distraire; il nous rattache à ce qui nous reste, et l'absence continuelle de l'objet qu'on a perdu affaiblit son image; elle se présente moins souvent et moins cruellement à la pensée, et puisque Dieu a voulu que l'homme fût mortel et sensible, il était de sa bonté qu'il en fût ainsi.

Les deux familles affligées se virent moins souvent, sans que leur amitié

fût le moins du monde altérée; mais le chagrin destructeur avait hâté leur vieillesse, et les avait rendus plus casaniers. M. Halder ne pouvait supporter la demeure où il avait vu périr sa fille; ayant d'ailleurs d'autres motifs de désirer de quitter sa cure, il avait obtenu celle d'un village plus éloigné de trois lieues; actuellement il y en avait quatorze ou quinze entre les habitations des deux amis, et soit par un obstacle, soit par un autre, il y avait près de deux ans qu'on ne s'était visité. Les Buchman se faisaient moins d'illusion sur la cause de la mort de Pauline. Persuadés que Frédérich y avait une grande part, ils avaient redouté de voir les parens de cette pauvre victime : cependant M. Buchman ne put supporter plus long-tems cette

absence. « Marie, dit-il un matin à sa femme, je ne veux pas mourir sans revoir Halder. L'hiver est beau, les chemins sont secs, les chevaux ne font rien à l'écurie, veux-tu que nous allions les visiter dans leur nouvelle habitation ? »

Mme Buchman n'avait jamais eu d'autre volonté que celle de son mari ; d'ailleurs, pour son propre compte, elle n'était pas fâchée de changer un peu ses idées, de revoir son amie Halder, d'apprendre quelques détails sur la mort de Pauline et de pleurer ensemble leurs enfans ; ce triste sujet de conversation faisait tant de mal au pasteur qu'elle l'évitait, autant qu'il lui était possible, quand ils étaient seuls ; mais les femmes éprouvent souvent le besoin de parler de ce qui les occupe sans cesse.

Le lendemain, long-tems avant le jour, ils étaient prêts à partir. Marie avait fermé le porte-manteau. — N'as-tu pas oublié ton livre? dit-elle à son mari. — Pour toute réponse il le sortit de sa poche, le pressa sur ses lèvres et le recacha en soupirant. Les yeux de Marie se mouillèrent, elle sortit sous le prétexte de voir si on attelait. Ce livre était un présent de leur fils perdu, et l'idée en était simple et touchante; c'était un recueil de cantiques pour la fin de chaque journée; il était proprement relié en maroquin rouge, les quatre coins étaient garnis d'argent, et sur un médaillon aussi en argent, était au-dessous du titre le nom de Frédérich, entouré de pensées et de la petite fleur connue partout sous le nom sentimental de *ne m'oubliez*

pas ; il se fermait par deux belles agrafes d'argent avec les chiffres de son père et de sa mère. Sur la première page étaient écrits, de la main de Frédérich, ces vers, dictés par son cœur bien plus que par son esprit, mais qui, par cela même, leur faisaient plus de plaisir que de la bonne poésie.

Bonsoir, mes bons parens : puisse un sommeil paisible
Répandre sur vos sens son calme et sa douceur!
Puisse un songe heureux et flatteur
Vous retracer un fils vertueux et sensible
A qui tout deviendra possible
Pour assurer votre bonheur !

Tous les bons pères comprendront combien M. Buchman fut touché lorsque son fils lui apporta ce livre à ses dernières vacances, et combien;

depuis son malheur, l'émotion que lui donnaient ces lignes était encore augmentée! Tous les soirs, lorsque le bon pasteur était au lit avec sa chère Marie, il lui lisait un cantique, puis le touchant bonsoir de leur enfant, suivi d'une prière ardente et telle que le cœur d'un père pouvait la dicter pour cet enfant dont ils ignoraient le sort. « S'il vit encore, ô » mon Dieu, préserve-le de mal- » heur et de crimes, protége sa jeu- » nesse, rends-le à la vertu. » — Et à ses parens, ajoutait Marie. — Que la volonté de Dieu soit faite, et non pas la nôtre! disait encore le vieillard. Tous les deux pressaient, sur leurs lèvres, le nom de leur Frédérich avant de s'endormir, et plus d'une fois son pieux souhait fut exaucé; un songe consolant le leur

rendit quelques instans digne de toute leur tendresse.

Ils partirent ; les chemins gelés étaient très-roulans, ils arrivèrent le soir vers les six ou sept heures dans la cure que Halder n'habitait que depuis peu. Ils n'étaient pas attendus, et n'en furent reçus qu'avec plus de joie et avec la cordialité de la véritable amitié. Après s'être tendrement embrassés en répandant des larmes mêlées de douleur et de plaisir, les deux vieux couples s'assirent autour d'un bon feu, auprès duquel M. Halder fit servir une petite collation pour réchauffer les voyageurs ; quelques verres d'un bon vin vieux, et quelques tasses de café, les ranimèrent. Après une séparation de deux ans, la plus longue de leur vie, le plaisir de se retrouver, absorba

pendant quelques instans toute autre idée ; mais ils ne pouvaient pas prononcer un seul mot qui ne les ramenât à leur douleur et à leurs pensées habituelles. De temps en tems, après une expression de joie, tous les quatre restaient en silence, la tête baissée, les yeux humides de larmes, ayant sur les lèvres les noms chéris qu'ils n'osaient prononcer. Au bout de quelques minutes, l'un des deux hommes disait un mot indifférent avec un son de voix ému, et l'entretien recommençait, et finissait de même.

Je te trouve un peu changé, dit une fois Halder à son ami, as-tu été malade ?

Buchman. — C'est tout simple, et je puis te dire la même chose ; il y a si long-tems, cher Halder, que

nous ne nous sommes vus. À notre âge deux années sont comme dix.

Halder. — Et deux années de....

Buchman lui serra la main, les larmes ruisselaient déjà sur les joues de leurs femmes; il y eut un moment de silence. — Comment trouves-tu ma nouvelle habitation? reprit Halder en cherchant à se remettre; tu la verras demain en détail; elle est plus commode et plus spacieuse que la précédente.

Elle est seulement trop grande, dit Mme Halder avec tristesse. Elle avait regretté la maison où si long-tems elle fut l'heureuse mère de Pauline, et le cimetière où reposaient tous ses enfans.

Tu as raison, ma femme, lui dit Halder, mais je suis bien aise ce soir d'avoir une bonne chambre à offrir

à mes amis; vous aurez celle de mon prédécesseur, ici au-dessus : nous avons préféré d'occuper un cabinet près de cette chambre, comme à l'autre cure.

Je suppose qu'il y a aussi une pièce de ce côté, dit Buchman en montrant une porte ? Cette question, si indifférente en elle-même, ne le fut pas pour les Halder : elle retraçait la distribution de leur précédente demeure où la chambre de réunion était contiguë au cabinet qu'occupait leur fille ; ce seul mot la leur rappela si vivement, que la pauvre mère laissa enfin échapper le nom chéri de Pauline au milieu de ses sanglots répétés par son amie. Cette explosion d'une douleur trop retenue les mit tous à l'aise (si l'on peut s'exprimer ainsi), et fit cesser cette con-

trainte plus pénible mille fois que ce qu'ils voulaient éviter. Parlons de nos enfans, s'écria Halder; puisqu'ils sont toujours présens à notre pensée; notre Pauline n'habite plus la chambre vis-à-vis de la nôtre; mais elle vit dans nos cœurs. Et toi, Buchman, toujours point de nouvelles du malheureux fugitif?

Buchman. — Aucune : le ciel sait où il est maintenant, quelle terre étrangère recouvre sa dépouille mortelle, ou quelle mer l'a englouti dans ses ondes orageuses. Si mon fils vivait, s'il était libre, nous le saurions, car il nous aimait. Halder, tu sais au moins où est le tombeau de ta fille, tu sais quel séjour de bonheur cet ange habite : ah! que je changerais volontiers de sort avec toi! tu as vu s'envoler aux demeures

célestes l'ame innocente et pure de ton enfant ; et moi j'ignore si le mien n'existe pas quelque part, malheureux ou coupable, peut-être dans les fers, peut-être..... Les sanglots coupèrent sa voix, et sa pauvre compagne, dans les bras de son amie, était suffoquée dans les larmes.

Halder. — Du moins il te reste l'espérance : nous ne reverrons jamais ici-bas notre Pauline, et toi, d'un jour, d'un moment à l'autre, tu peux revoir ton Frédérich. Ah! crois-en le cœur d'un père, la mort est le premier et le plus complet des malheurs! Non, Buchman, ton fils ne peut être ni coupable, ni dans les fers; il saurait, n'en doutes pas, secouer les chaînes du vice et celles de l'esclavage. Te rappelles-tu l'é-

nergie de son caractère, son courage indomptable, sa noble fierté? Fritz était né pour commander, pour être par tout le premier.

Buchman. — Dieu! et c'est-là ce qui a causé sa perte; dès son enfance, ce naturel violent me faisait trembler. Te souviens-tu comme ta douce Pauline savait le calmer par un mot, par un regard? j'attendais tout de leur union.

Halder. — Le ciel en a ordonné autrement. Fritz s'est épargné du moins la douleur de voir mourir sa bien-aimée. Notre Pauline, attaquée du même mal que ses frères et ses sœurs, était destinée à ne pas leur survivre long-tems. Son médecin nous l'assure, et nous n'en doutons pas.

Buchman et sa femme n'eurent garde

de combattre cette idée. L'heure du souper arriva, et ce repas de bienvenue fit un instant diversion à leur triste entretien ; n'ayant pas voulu s'arrêter en route, ils n'avaient presque rien mangé de la journée, et trouvèrent excellens les mets simples, mais apprêtés suivant leur goût, que l'amitié leur présentait. Après le souper on se resserra autour du foyer, et la conversation prit une autre tournure ; M. Halder raconta à son ami les motifs qui l'avaient décidé à quitter sa première cure. Tu sais, dit M. Halder, que le village touchait à une forêt immense infestée de brigands, et ce dangereux voisinage ne nous laissait pas un instant de repos. Pendant plus de trois ans, nous ne nous étions jamais couchés qu'avec la crainte de

voir notre maison incendiée ou d'être massacrés : Dieu nous en a préservés par une espèce de miracle. La cure et l'église bordent la forêt, et nous étions cent fois plus exposés que d'autres villages, qui n'ont pas été aussi heureux que nous. Le gouvernement s'en est occupé, on a envoyé des détachemens militaires ; on est parvenu à diminuer cette bande et à l'éloigner, mais non pas à la détruire ; ils reparaissent de tems en tems, et répandent l'effroi dans les villages voisins de la forêt : ici nous en sommes plus éloignés de trois lieues, le pays est plus ouvert, et nous dormons tranquilles. Je suis persuadée, dit M.me Halder douloureusement, que l'inquiétude, et l'insomnie qui en était la suite, ont accéléré la mort de ma Pauline.

On sait qu'il suffit de prononcer les mots de voleur et de brigand pour rappeler une foule d'histoires. Les deux vieillards étaient en train d'en raconter à l'envi de plus effrayantes les unes que les autres, lorsque l'horloge du village sonna onze heures, et les avertit qu'il était tems d'aller se reposer des fatigues de leur voyage. M. et M.me Halder accompagnérent leurs hôtes dans la chambre qui leur était destinée; elle était grande, un bon feu brillait dans la cheminée; et un immense lit antique appelait au repos les voyageurs fatigués. Voilà, dit Halder, où mon devancier et sa femme ont passé, pendant cinquante ans, bien des nuits tranquilles; puisse la vôtre être de même! Il leur serra la main, et les laissa.

D'abord, M. Buchman, suivant

sa coutume, approcha une table du lit, posa la lumière dessus, et lorsqu'ils furent couchés, il lut à sa femme un cantique, puis le bonsoir de leur fils, puis fit sa prière ordinaire plus fervente encore : Marie put à peine l'entendre, elle était excédée de fatigue et s'endormit bientôt; Buchman baisa le nom de son fils; éteignit la lumière et s'endormit aussi tout de suite. Après une heure ou deux d'un sommeil paisible, il fut réveillé par un bruit violent; et crut d'abord que c'était le tonnerre, et, se mettant sur son séant, il prêta l'oreille. Il entendit alors distinctement dans une antichambre attenante, dont ils n'étaient séparés que par une simple cloison, plusieurs voix d'hommes, et quelques mots prononcés plus haut lui

firent connaître l'affreux danger qui les menaçait. C'était la bande des brigands de la forêt qui venait de forcer la fenêtre du vestibule. Il n'eut que le tems d'éveiller sa femme, de lui dire de garder le plus profond silence, et de la cacher sous les couvertures, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et qu'il vit entrer un grand homme de l'aspect le plus effrayant. Il était enveloppé dans un manteau noir, un grand chapeau rabattu sur les yeux, un demi-masque noir cachait le bas de son visage; d'une main il tenait une lanterne sourde, et de l'autre un poignard. Lorsque la porte s'ouvrit, M. Buchman entrevit plusieurs hommes masqués dans l'antichambre; le premier leur fit un geste d'autorité pour les empêcher de le suivre,

et refermant la porte, il vint droit au lit, où, par un mouvement machinal, le vieux pasteur avait aussi caché sa tête sous la couverture, mais ses cheveux blancs, d'une beauté particulière, se laissaient voir encore. Le brigand posa sa lanterne sur la table, et se baissa sur le lit, comme pour examiner s'il y avait quelqu'un. Le pasteur allait lui parler et tâcher d'obtenir grâce pour leur vie, lorsqu'il sentit la main de cet homme soulever les boucles argentées de sa chevelure, puis les laisser retomber en poussant un cri douloureux. Le brigand voulut écarter la couverture, sur laquelle était encore le livre de cantiques; le vieillard s'endormait souvent ainsi le tenant dans ses mains, et c'était alors le premier objet qu'il voyait à son réveil.

Dieu ! Dieu ! s'écria le brigand ; il saisit le livre, le pressa sur son sein, le cacha sous son manteau, et sortit précipitamment en répétant ces accens douloureux : partons, partons, cria-t-il à ses camarades ; un instant de plus et nous sommes perdus. Partons. Ils se hâtèrent de redescendre l'échelle qui leur avait servi à monter, et tout retomba dans l'obscurité et le silence.

Cette scène avait été si rapide qu'il n'est pas étonnant qu'un vieillard, tiré de son premier sommeil de cette manière, crut au premier instant avoir été tourmenté par un songe horrible ; son front était baigné d'une sueur glacée ; ses cheveux, sur lesquels il croyait encore sentir la main du brigand, en étaient trempés. Dieu ! que vient-il de se passer?

s'écria-t-il en saisissant la main tremblante de sa compagne ; j'ai fait un songe affreux. Il m'a semblé voir Fritz devant moi, entendre sa voix : ô mon Dieu ! veuille que ce soit un songe.

C'était la voix de Fritz, s'écria Marie avec effort. Anéantie par l'excès de l'effroi, à peine put-elle ajouter : l'oreille d'une mère ne peut se tromper, c'était la voix de Fritz. Mon Fritz a péri, et Dieu a permis que son ame vînt visiter ses parens.

Plût au ciel qu'il eût péri ! s'écria le père, plût au ciel que ce fût ce que tu penses ! Non, pauvre malheureuse mère, ton fils n'a pas péri, et les morts ne sortent pas du tombeau. Fritz, ô Dieu ! Fritz, à la tête des brigands de la forêt, était là pour nous assassiner sans nous con-

naître. Puisque tu l'as entendu, Marie, ce n'était point un songe, c'est une affreuse vérité. Je me rappelle tout, à présent; il m'a reconnu, le malheureux! il a reconnu les cheveux blancs de son père; et le livre que je tenais de lui, il l'a emporté: puisse, ô mon Dieu, le repentir pénétrer son ame! En attendant, taisons-nous, Marie, ce malheureux fut notre fils. Il finissait à peine que M. Halder et sa femme entrèrent avec de la lumière; le bruit avait été entendu, l'alarme s'était répandue, et les fenêtres ouvertes, l'échelle qui y était encore, la confirmaient.

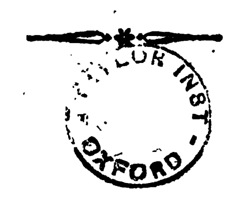
M. et M.me Buchman étaient trop émus pour nier d'avoir rien entendu; ils convinrent qu'un homme masqué était entré dans la chambre, mais

qu'il n'avait emporté que leur livre de cantiques, dont la garniture en argent l'avait sans doute tenté. Il y avait assez de quoi justifier leur émotion, surtout lorsque M. Halder trouva par terre, à côté du lit, le poignard que le brigand avait laissé échapper. Il n'avait rien de remarquable. Tremblant cependant qu'il ne fît reconnaître son fils, Buchman demanda de l'emporter; son village touchait à la ville capitale, où il ferait, dit-il, faire des perquisitions.

Cet événement abrégea beaucoup leur visite. Marie était malade, elle témoigna le désir de retourner chez elle. Jusqu'à leur départ il ne fut plus question de Frédérich, mais beaucoup de l'excursion des brigands venus en force pour emporter un livre. L'empreinte de leurs pas sur

la neige fit juger qu'ils étaient au moins six. Ils en voulaient sans doute à l'argent de mon prédécesseur, dit Halder, il passait pour être riche et avare; comme il n'y a plus de bureau dans cette chambre, il n'y avait à prendre que ton livre, et sûrement quelque bruit les aura effrayés. Cette fois encore, grâce au ciel, Dieu nous a gardés.

Buchman ne pouvait supporter cet entretien; il partit et revint chez lui avec sa triste compagne, regrettant amèrement tous les deux leur pénible incertitude sur le sort de leur fils, et bien plus malheureux qu'avant cette visite.



HUITIEME NOUVELLE.

LES DEUX VISITES,

LES DEUX PASTEURS ET LES DEUX NUITS.

Seconde visite.

L'HOMME est naturellement porté à l'espérance, et la belle fable de la Boîte de Pandore renferme une grande vérité. Dieu donna cette disposition à l'être qui, par sa nature, ses passions, ses vices, et ses vertus même, devait être si souvent malheureux. Comment supporterait-on quelquefois le poids accablant du

chagrin, si un sentiment vague, placé au fond du cœur, ne venait pas nous dire que le lendemain sera peut-être meilleur, et soutenir notre courage ? Le pasteur Halder avait raison lorsqu'il disait que la mort est le plus complet des malheurs, puisque c'est le seul sans remède; et même encore alors, l'espérance consolante ne vient-elle pas dire à l'affligé qui reste, qu'il est aussi mortel, et que le lendemain, peut-être, il aura rejoint l'objet qu'il regrette ?

Certainement, au premier moment où le pasteur Buchman eut reconnu son fils dans le chef des brigands, il se crut, et il était en effet le plus infortuné des pères, il eût mille fois mieux aimé apprendre qu'il n'existait plus, et c'était du fond de son cœur

qu'il dit alors à sa femme : plût au ciel qu'il eût péri ! Mais, dès le lendemain, ce sentiment s'affaiblit, et, au bout de deux jours, il surprit dans son ame une espèce de tranquillité, d'être sûr que son fils existait encore, était près de lui, et pouvait être rendu à la vertu. Le désir de consoler sa pauvre Marie, dont la santé succombait sous le poids de la douleur et de la crainte, lui fit trouver des motifs d'espérance, illusoires peut-être, mais qui n'en firent pas moins d'impression sur lui-même : « Qui sait, lui disait-il, qui sait si nous ne le jugeons pas à tort ? les apparences sont contre lui, mais devons-nous condamner notre fils sur des apparences ? Ah ! du moins, en le supposant même aussi coupable qu'il paraît l'être, pourquoi repous-

serions-nous l'espoir de sa repentance? Dieu l'a conduit près de nous pour frapper son cœur et le ramener à la vertu. Te rappelles-tu, Marie, son accent si douloureux? n'était-ce pas le cri du remords et du repentir? Dieu, ô Dieu! dit-il ensuite en se saisissant du livre, est-ce qu'un scélérat, endurci dans le crime, ose invoquer le nom de Dieu? et ce saint livre même qu'il a emporté, Marie, après l'avoir pressé sur son cœur, n'est-ce pas la preuve que, dès cet instant, il détestait sa vie criminelle, et jurait d'y renoncer?»

«Il faut l'espérer ou mourir, disait la mère, mais il n'en sera pas moins perdu pour nous; je connais Fritz, jamais, jamais il ne reviendra. Et puis, dit-elle en baissant la voix, ne peut-il pas être puni dans cette vie?

Je n'ose penser au sort qui l'attend peut-être. » Buchman aussi baissa la tête en frémissant ; il ne trouvait point de consolation contre cette crainte. « Marie, dit-il après un instant de silence, douterais-tu de la bonté de Dieu ? Crois-tu qu'il veuille nous éprouver au-delà de nos forces ? Espérons et soumettons-nous. » Et tous les deux se sentirent plus tranquilles.

Le lendemain un inconnu vint sur le soir frapper à la porte de la cure ; il remit à la fille qui les servait une lettre à l'adresse du pasteur Buchman, et s'éloigna. L'adresse était d'une écriture étrangère ; ils l'ouvrirent avec une grande émotion, qui redoubla lorsqu'ils reconnurent celle de leur fils dans la lettre dont voici le contenu ; elle n'était point datée.

Guillaume Racher, autrefois Frédérich Buchman, au pasteur Buchman.

Vous qui m'avez fait le funeste présent de la vie, et que je n'ose pas nommer mon père, avez-vous reconnu le malheureux Frédérich? Savez-vous que le monstre qui s'approcha de votre lit, sous l'apparence d'un vil assassin, était celui que vous appeliez autrefois votre fils? Le cri du désespoir et du remords a-t-il frappé votre oreille et retenti dans votre cœur? Non, ce cri ne vous a point trompé; il vous disait que, dès cet instant terrible, mais salutaire, je détestais mon affreuse vie, et je jurais d'y renoncer. Moins coupable que vous ne devez le croire, je le

suis trop encore pour essayer même de me justifier. Je ne suis point un meurtrier, mais j'ai consenti à le paraître ; jamais ce poignard qui s'échappa de ma main à votre vue ne fut teint de sang. Mais j'ai causé la mort de Pauline, j'ai abandonné mes parens, je répands sur eux la honte et la douleur, je me suis associé à de vils scélérats; j'ai porté la terreur dans l'asile de l'innocence. Ah! pourrai-je jamais expier des torts aussi affreux? J'ai du moins le courage de l'essayer, et dans ce seul but, celui de supporter mon existence détestée. Oui! j'en fais le serment sur cette tête respectable, dont l'aspect changea tout mon être, je réparerai tout, tout ce qui peut être réparé. Si je n'osai vous présenter un fils flétri par l'injustice des hommes,

je l'ose bien moins à présent que je le suis par mes actions. Vous ne me reverrez que lorsque je pourrai reprendre avec orgueil votre nom, réclamer votre tendresse, vous rapporter le livre que je vous donnai dans mes jours d'innocence et de bonheur, ce livre où votre fils offrait au ciel des vœux ardens pour votre repos..... Et ce fils..... Affreux contraste ! Pensée qui ne m'abandonnera jamais, et qui doit me faire tenter l'impossible !

Je m'éloigne avec un ami, qui ne m'a pas quitté un instant depuis que j'ai tout perdu. Peines, fautes, repentir, nous avons tout partagé ; nous allons ensemble sur le chemin de l'honneur. Mais puis-je y marcher, chargé de la malédiction d'un père ? Daignez la retirer, si vous l'avez

déjà prononcée ! ne maudissez pas le fils de votre compagne chérie ! ne maudissez pas celui que Pauline a tant aimé ! Ministre d'un Dieu tout bon, ne maudissez pas le coupable repentant !

Un mouvement spontané fit tomber à genoux le pasteur et sa femme. Il éleva au ciel la lettre de son fils : « Dieu clément ! s'écria-t-il, accepte son repentir, couvre ses erreurs, ramène au bercail la brebis égarée. Pauline, sois encore son ange tutélaire. » Ils se relevèrent, s'embrassèrent et reprirent la lettre, qui contenait encore ce peu de lignes :

« Si ma prière est écoutée, daignez m'écrire ensemble : *Nous ne te haïssons pas ; et nous prions pour toi.* Cette ligne sera mon égide, et je poursuivrai la bonne route avec espé-

rance et courage. Vous la placerez sous la pierre que nous appelions jadis le banc de Pauline, à côté de la fontaine, sous le grand saule. Que cette place chérie, où si souvent je fus assis près d'elle, soit, encore une fois pour moi, celle où je trouve consolation et bonheur. »

Cette lettre fut un vrai baume pour le cœur des parens. Le pasteur se hâta d'écrire : « Ta mère existe encore, et puisqu'elle existe, elle » t'aime. Puisse le ciel te pardonner » comme nous te pardonnons ! Fré- » dérich, ton plus grand tort fut de » te défier de nos cœurs paternels ; » tu nous as fait souffrir trois ans le » tourment de l'incertitude par ton » silence. Depuis six jours, combien » ne l'avons-nous pas regretté ! O » mon fils ! ne fais pas descendre

» avec douleur nos cheveux blancs
» dans le sépulchre ; que tes parens
» apprennent de toi que tu mérites
» le pardon qu'ils t'accordent, la
» bénédiction de Dieu qu'ils implo-
» rent pour leur fils. Puisse-t-il venir
» bientôt le jour où ils pourront te
» presser contre leur cœur déjà con-
» solé par le baume de l'espérance !
» Mon fils, oublie ta vie passée, et
» penses sans cesse à celle où tu
» pourras retrouver et ta Pauline et
» tes parens. »

François et Marie Buchman.

Ce billet fut posé sous le banc de Pauline. Le pasteur veilla long-tems à la fenêtre qui donnait sur la cour. Vers le minuit, au clair de lune, un homme plus petit que Fritz vint soulever la pierre, fit un mouvement de joie en trouvant le papier, et

s'éloigna rapidement. Le bon père aussi éprouvait presqu'un sentiment de joie ; on pourrait au moins lui donner ce nom en le comparant à son état des jours précédens. Dès le lendemain il composa son sermon du dimanche suivant, sur ce texte : *Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.* Le dimanche suivant il prêcha sur l'évangile du bon brigand et sur ces paroles : *Je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis ;* et jamais il n'y eut de sermon plus éloquent et débité avec plus de sensibilité et d'onction ; car la véritable éloquence est celle qui part du cœur.

Trois années s'écoulèrent encore, pendant lesquelles ils reçurent plu-

sieurs lettres de leur fils, sans signature et sans date ; elles arrivaient par la poste, et le timbre de l'adresse leur aurait appris quelle contrée il habitait, si, dans la lettre même, il ne leur avait pas toujours indiqué pour lui répondre, la poste restante de quelque ville d'un côté directement opposé ; il y joignait un nom étranger qui variait ainsi que les timbres : ainsi, ils n'avaient là-dessus que des idées très-vagues. Mais les dispositions de leur fils étaient toujours les mêmes, son repentir toujours plus profond, son désir d'être digne de les revoir toujours plus vif et plus tendre : « Il » avançait, disait-il, dans l'époque » qu'il s'était fixée à lui-même pour » cela, quoiqu'il n'en pût pas encore » assigner le terme positif. »

Quoique toujours très-affligés,

Buchman et sa femme l'étaient bien moins cruellement ; chaque soir ils se disaient : voilà un jour d'écoulé, et peut-être Frédérich a fait quelque bonne action qui le rapproche de nous. Ainsi graduellement l'impression douloureuse s'affaiblissait, et l'espérance augmentait. Mais lorsque les lettres devenaient plus rares, lorsque quelques mois s'écoulaient sans en recevoir, la crainte alors reprenait le dessus, et ils se disaient tristement l'un à l'autre : « Nous ne le » reverrons jamais. »

Depuis la nuit fatale qu'ils avaient passée chez les Halder, ils n'avaient pas revu cette famille. Buchman n'aurait pu prendre sur lui d'y retourner. D'ailleurs la santé de Marie fut longtems dérangée, et celle de Mme Halder ne s'était jamais complète-

ment remise depuis la perte de sa fille. Un autre motif s'était joint à ces obstacles. Buchman voulait cacher, même à son ami, le secret de son fils. Accoutumé à penser tout haut avec lui, il craignait de se trahir, ne fût-ce que par son trouble, lorsqu'il lui parlerait des brigands de la forêt et de leur singulière invasion chez lui. Il avait donc préféré laisser un peu oublier cette aventure avant de se revoir, et il se contentait de lui écrire de tems en tems.

Après un assez long silence de Frédérich, silence qui les avait alarmés, ils reçurent enfin une lettre plus tendre, plus courte et plus triste que les précédentes; le port et le timbre leur indiquèrent qu'il était très-éloigné d'eux; mais le contenu de la lettre leur fit encore plus de peine.

« Je touchais, disait-il, au moment
» si désiré, où ma tâche allait finir,
» où je pourrais tomber à vos pieds,
» en vous disant : voici votre fils
» retrouvé ; mais ce bonheur semble
» me fuir. Qui sait à présent si je
» vous reverrai, si ma mort ne doit
» pas expier celle de Pauline, et vos
» larmes ? Du moins l'un de mes
» buts est atteint ; car je mourrai
» digne de vous. Si le ciel en ordonne
» ainsi, mon ami vous portera votre
» livre de cantiques, et l'histoire de
» nos malheurs, de nos fautes et de
» notre repentir, et vos regrets se-
» ront moins amers. »

Les larmes coulèrent en abondance des yeux de la pauvre Marie, pendant que son époux lisait une autre lettre venue par le même courrier : « Elle est de Halder, dit-il à

sa femme, après l'avoir finie. Ils veulent nous rendre notre visite ; et s'annoncent pour la semaine prochaine, si nous pouvons les recevoir. » Marie aurait préféré de rester seule, mais cette visite paraissait faire plaisir à son mari, et pourrait le distraire de ses tristes pensées ; il fut donc décidé qu'on l'accepterait, et les préparatifs pour la réception de son cher Halder firent déjà l'effet que Marie en espérait. Pour éviter les confidences, il arrangea, pour tous les jours que ses amis lui destinaient, quelque chose qui pût les amuser.

Ils arrivèrent au terme fixé, et furent reçus avec une cordialité affectueuse. Buchman avait répondu à son ami : « Viens, j'ai besoin de » t'embrasser ; mais tâchons qu'au- » cun souvenir funeste ne trouble

» cet instant de bonheur ». Halder l'avait compris, et se promit de ne parler ni de Fréderich, ni de Pauline. Le vieux pasteur et sa femme étaient arrivés tard, on leur servit un excellent souper. Après les premiers épanchemens du plaisir de se retrouver, M. Buchman raconta à son ami l'emploi qu'il avait déjà fait de tout le tems qu'ils avaient à passer ensemble. « Je veux, dit-il, te faire connaître tout mon voisinage, à une lieue à la ronde. Je vois peu mes voisins, mais, quand je pourrai leur parler de toi, je les verrai davantage. » Et il lui nomma les différentes familles chez qui il voulait le mener, ou qu'il avait invitées. « Mais demain, dit-il en finissant, nous irons à la ville voir quelque chose tout-à-fait suivant ton goût, et qui te fera plaisir. »

Halder. — Quoi donc, mon cher Buchman ?

Buchman. — Le colonel Rohlen à la tête de son beau régiment ; qu'en dis-tu ?

Halder. — Est-il bien possible ? le colonel Rohlen ! tu sais que c'est mon héros.

Buchman. — Oui, sans doute, je le sais, puisque tu m'en parles dans toutes tes lettres ; aussi suis-je bien content de te le faire voir. Il doit être arrivé ce soir même à C*** ; il s'y repose un jour ou deux, et fera demain manœuvrer sa troupe sur la place d'armes.

Halder. — J'en suis vraiment joyeux. Que t'ai-je dit, ma femme, quand cet aubergiste a raconté que le colonel était en marche vers cette frontière ? Il serait très-possible, ai-

je répondu, qu'il passât à C***, pendant que nous serons chez Buchman, et je verrai mon héros! n'avais-je pas bien deviné? et dès demain! oh! j'en suis ravi.

Buchman. — On ne l'attendait pas aussitôt, il a fait des marches forcées, et il doit être arrivé ce soir. J'ai vu, ce matin, ses fourriers à la ville, à la grande surprise de tout le monde.

Halder. — Ce sont là de ses tours: il apparaît alors même qu'on le croit éloigné de cent lieues. Deux régimens comme le sien, deux colonels comme lui, et la guerre serait bientôt finie.

Buchman. — Tu en serais bien fâché, Halder, les gazettes ne t'amuseraient plus. Qu'as-tu dit de son discours à ses soldats, inséré dans la dernière?

Halder. — Je ne l'ai pas lue ; elle n'était point encore arrivée, quand je suis parti. J'en ai bien du regret. Que disait-il donc ?

Buchman. — J'avais présumé que tu ne l'aurais pas lue, et je te l'ai gardée ; tu la liras après souper : c'est que tu vas t'écrier maintenant plus haut encore ; « Le colonel Rohlen est mon héros. » Au reste, je le dis comme toi, mais j'admire autant son humanité que son courage ; noble, juste, généreux, il répare, autant qu'il le peut, les maux inévitables de la guerre. Ses soldats l'adorent autant que ses ennemis le craignent.

Halder. — C'est lui : voilà mon Rohlen, mon héros ; un vrai lion sur le champ de bataille, et un agneau dès que son sabre est rentré dans le fourreau. Son intrépide activité est

inconcevable ! Que n'a-t-il pas fait depuis six mois? Te rappelles-tu, quand il prit ce fort seulement avec deux cents hommes, et comment il se fit jour au travers de l'ennemi, beaucoup plus nombreux? Cela tenait du miracle.

Buchman. — N'est-ce pas dans cette affaire où il a été blessé ?

Halder. — A-t-il été blessé, mon Dieu, que je suis aise de ne l'avoir pas su ! Où as-tu lu cela ?

Buchman. — C'est sur cette feuille; tiens, lis toi-même. Halder mit ses lunettes, et lut avec enthousiasme cet article de la gazette.

« Le brave colonel Rohlen, ce » fameux chef du régiment franc qui » porte son nom, avait été blessé » grièvement au bras et dans le côté » droit, à l'affaire glorieuse du fort

» de ***; hier son chirurgien l'ayant
» déclaré hors de danger; il s'est fait
» porter sur la place d'armes, où ses
» soldats étaient rassemblés, et leur
» a tenu le discours suivant:

« Courage! mes amis, mes braves
» compagnons, courage! nous combat-
» trons encore ensemble, nous irons à
» la victoire: si nous succombons,
» nos derniers jours auraient été
» utiles à la patrie, et nous ne péri-
» rons pas tout entiers, car la gloire
» survit à la mort; mais la mort a
» épargné votre chef, elle épargnera
» aussi ses braves frères d'armes. Je
» ne croyais plus vous revoir, ni
» vous appeler aux combats: et c'est
» ma voix qui vous dit encore: cou-
» rage, braves compagnons! c'est
» mon bras qui vous conduira de
» nouveau à la victoire, et de la

» victoire au repos ; encore un peu » de fatigues et de sueurs, et vous » retournerez dans vos foyers, et » vous retrouverez vos parens, vos » épouses, vos enfans, vos amantes. » Elles récompenseront vos exploits; » mais qu'elles aient aussi à récom- » penser votre humanité. Portez la » terreur dans les rangs ennemis, » mais compassion aux malheureux, » secours aux blessés, protection aux » faibles, justice à tous. Respectez » les femmes ; car vous avez des » mères, des sœurs et des épouses; » ménagez l'agriculteur, car vous » l'avez été, ou vous le serez, et » l'homme qui vous nourrit du tra- » vail de ses mains, est votre bien- » faiteur. Si votre métier vous oblige » à porter la désolation et le carnage » sur le territoire ennemi, consolez

» vos cœurs en apportant l'ordre et » la tranquillité chez vos amis : ne » faites que le mal que vous devez » faire, il y en aura toujours assez, » et réparez-le quand vous en trou- » verez l'occasion. Que l'honnête vil- » lageois et le bourgeois paisible ne » tremblent pas à votre approche; » défendez leurs propriétés : ils sont » assez malheureux d'être voisins du » théâtre de la guerre, n'ajoutez pas » à ce malheur par des vexations inu- » tiles. O mes braves compagnons! » n'oubliez jamais que, si vous êtes » des soldats, vous êtes aussi des » hommes. »

Bravo, bravo! s'écria Halder en finissant, n'ai-je pas raison de vous répéter que Rohleu est mon héros? Je ne suis pas fâché d'être ministre de paix, mais cependant il doit y

avoir du plaisir à se battre sous un tel chef; je ne sais pas ce que je donnerais pour lui parler, pour lui dire : « Brave homme ! je voudrais » que vous fussiez mon fils, mon » frère, ou mon ami; vous êtes mon » héros, et vous me feriez presque » aimer la guerre. » Mais il faudra se contenter de le voir et de boire à sa santé. Ils remplirent leurs verres, et les choquèrent à la santé du colonel Rohlen; après en avoir parlé encore quelque tems, ils se quittèrent pour aller dormir, et leurs dernières paroles furent : « demain nous » le verrons. »

Il tardait au pasteur Buchman de se retrouver tête-à-tête avec sa chère Marie, et de parler de leur Frédérich : Avais-je tort, lui dit-il, quand j'assurais Halder que j'enviais son

sort? il est presque consolé. Les gazettes et le colonel Rohlen lui font oublier sa Pauline. Et nous, nous disons encore, où est notre fils? Il existe, et ce n'est plus pour nous. Le ciel sait si nous le reverrons jamais.

Lui-même paraît en douter, dit tristement Marie. Relis-moi sa lettre, je t'en prie.

Buchman ouvrit son bureau; la chercha; ils la relurent en versant des larmes. Et cependant le pasteur disait à Marie: combien nous devons nous trouver plus heureux que dans cette nuit terrible que la visite de Halder me retrace malgré tous mes efforts pour l'oublier! Dieu! je crois encore entendre..... Au même moment, des pas de chevaux, des voix d'hommes se firent entendre dans la

cour du Presbytère. On frappe un coup violent à la porte d'entrée, Marie jette un cri perçant. M. Buchman, pâle et tremblant, ouvre la fenêtre et voit quatre hommes armés, et autant de chevaux qu'on tenait en main. Un de ces hommes, d'une taille très-haute, enveloppé dans un grand manteau, tenait encore le marteau de la porte....

Le vieillard était si ému, qu'il put à peine articuler que demandez-vous, qui êtes-vous? Le colonel Rohlen, dit un des gens de la suite, qui demande le pasteur Buchman, ajouta l'homme à taille élevée....

Dieu! c'est Fritz; c'est la voix de Fritz, s'écrièrent à la fois Buchman et Marie; mère, c'est ton fils, c'est le mien, dit le pasteur; il courut ouvrir la porte et reçut son Frédérich

dans ses bras. Marie avait essayé de le suivre, elle était tombée sans force sur la première marche de l'escalier. Aidez-moi, mon père, dit Frédérich, ils la soulevèrent et l'emportèrent dans sa chambre, ils la placèrent sur un fauteuil.... et Frédérich se mit à ses pieds et couvrit ses mains de baisers et de larmes. Oh! ma mère, s'écriait-il, bénissez encore votre fils coupable et repentant. Prononcez encore une fois son pardon; mais qui peindra ce moment et les sentimens dont ils étaient tous agités? des mots entrecoupés, des phrases commencées, des pleurs, des embrassemens remplirent les premiers instans. Frédérich, ayant jeté son manteau, laissa voir un grand et bel uniforme de colonel, brodé en or, et son bras droit soutenu par une écharpe. « J'ai

été blessé, leur dit-il, à l'attaque du fort de *** assez dangereusement pour craindre de ne pas vous revoir; c'est la cause de mon long silence et d'une lettre bien triste que vous avez dû recevoir. Un habile chirurgien, les soins de mon ami, et surtout la bonté divine, m'ont rendu l'espoir de vivre. » — « Cet écrit, dit-il à son père en lui remettant un rouleau de papier, vous dira comment je fus entraîné dans le crime, et comment je suis parvenu à l'effacer. Des trésors m'ont passé par les mains, ils m'ont servi à retrouver le plus précieux de tous, la paix de la conscience, et le retour de votre tendresse. J'ai rendu, et bien au-delà, toutes les sommes que j'avais acquises pendant un tems que je voudrais effacer de mon souvenir. Je n'avais

gardé, en quittant la forêt, que le strict nécessaire; tout le reste fut abandonné à l'indigne troupe dont j'étais le chef, mais je ne m'en suis pas moins cru obligé à cette restitution. J'ai fait faire hier mon dernier paiement; aujourd'hui j'ose vous rendre ce livre de cantiques, qui ne m'a pas quitté un instant, je lui dois ma conversion, il doit vous être précieux. » Le père le pressa de ses lèvres, et puis le cacha dans son sein, comme avait fait son fils lorsqu'il l'emporta.

Ils parlèrent ensuite plus tranquillement. « J'ai encore, dit Frédérich, un pardon à vous demander; c'est d'avoir risqué de troubler votre repos, en paraissant à une heure aussi indue et sans vous en prévenir. Je tenais, j'ose vous l'avouer, à recevoir mon pardon à la même heure.... Son père

lui posa la main sur la bouche, il la baisa tendrement, et il continua. D'ailleurs, dit-il, mes momens sont comptés, l'approche subite de l'ennemi sur nos frontières, m'a obligé à marcher à grandes journées, même avant que ma blessure fut fermée. Je dois exercer ma troupe demain matin, et repartir avant midi; je n'avais donc que cette nuit à vous donner. Puisse son souvenir effacer celui de la nuit que je voudrais racheter de tout mon sang! pensez du moins que c'est de ce moment que votre fils à recouvré et la raison et la vertu. Grâces au ciel, cette nuit-ci vous ne dormiez pas encore; était-ce un pressentiment? ou par quel hasard n'étiez-vous pas encore au lit?

— Mon fils, dit le pasteur en hési-

tant un peu, mes vieux amis Halder sont ici, arrivés de ce soir : nous nous sommes oubliés à table en parlant du colonel Rohlen, et en buvant à sa santé. Dieu ! qui nous aurait dit?..... Le brave colonel Rohlen est mon héros, répète sans cesse Halder. Me permets tu de le lui présenter ?

Au moment où le nom de Halder fut prononcé, un voile de douleur se répandit sur le visage de Frédérich ; il le cacha dans ses mains, et bientôt ses sanglots se firent entendre. Allons, dit-il enfin, je dois tout souffrir et tout expier ; les malheureux parens de Pauline ne peuvent et ne doivent pas plus me pardonner que je ne me pardonne à moi-même. Ah Pauline ! Pauline !

Tu te juges avec beaucoup trop

de rigueur, mon fils, lui dit Marie; Pauline est morte d'un ancien mal de poitrine, ses parens me l'ont assuré, et ils en sont convaincus. Ils ignorent d'ailleurs tout ce qui s'est passé.

Fritz éleva les yeux au ciel, et parut faire une prière mentale; Buchman passa chez son ami, il le trouva levé ainsi que sa compagne, et dans une émotion excessive, pendant que M.me Halder achevait en hâte de s'habiller, son mari ne comprenant rien à ce bruit, à ces hommes, à ces chevaux, s'était saisi de leur porte-manteau et cherchait où il pourrait le mettre en sûreté. Quoiqu'il fut soldat dans l'ame, la longue habitude de son état paisible avait un peu diminué sa bravoure naturelle, il n'aimait les faits d'armes et les grands dangers que sur la

gazette. Il chercha cependant à cacher sa peur sous un ton de plaisanterie, d'autant plus que la présence et la physionomie de son ami le rassurèrent bientôt : Comment, c'est toi? lui dit-il; quand j'ai entendu ouvrir ma porte, je m'attendais, en vérité, à voir entrer un grand homme masqué avec un poignard dans une main, et une lanterne sourde dans l'autre, et comme je n'ai point de livre de cantiques garni d'argent, je voulais lui donner ce porte-manteau pour sauver ma vie... je vois à présent à ta mine que tu as voulu te venger de la mauvaise nuit que tu as passé chez moi, et tu y as bien réussi; mais, dis-moi, où tu as pris tous ces estafiers qui sont dans ta cour? est-ce le bataillon du colonel Rohlen?

Buchman. C'est cela même, le

colonel en personne est là dans ma chambre... oui, ton héros, le colonel Rohlen. Il demande à te voir.

Halder. Autre plaisanterie...... ne t'imagine pas que je le croie.

Buchman. —Je te le jure: il sait comme tu l'aimes, et il te le rend de tout son cœur. Viens donc, il t'attend dans ma chambre. Halder suivit son ami en riant et sans croire un mot de ce qu'il lui disait. Je laisse à juger de sa surprise et de sa joie, quand il apprit que son héros, le colonel Rohlen, et son cher Frédérich Buchman étaient le même; il ne pouvait en croire ses yeux, et demandait toujours pourquoi il s'était caché si long-tems à sa famille et à ses amis. Buchman l'excusait avec embarras, mais Frédérich saisit la main de Halder, et la pressa sur son

cœur. « Que votre ami, dit-il, que
» le père de Pauline sache mes odieux
» secrets; j'ai besoin de son pardon,
» ainsi que du vôtre. Peut-être ac-
» cordera-t-il au colonel Rohlen ce
» que Frédérich n'oserait demander.
» Peut-être que la lecture de ces
» papiers touchera son cœur. Oh!
» que les parens de Pauline pronon-
» cent aussi mon pardon! » madame
Halder venait d'entrer, tous les deux
le serrèrent dans leurs bras et le
bénirent.

Permettez encore, dit Fritz, que je vous présente mon brave major, mon cher Ernest, celui qui, depuis sept ans, est mon compagnon inséparable. Non je n'ai pas été aussi malheureux que je méritais de l'être, puisque j'avais un tel ami. Il alla le chercher, et ramena un jeune homme

d'une figure agréable, que Buchman reconnut, à sa taille, pour celui qui vint prendre sa réponse sous le banc de Pauline; il l'embrassa comme un second fils, car le sien l'aimait comme un frère.

Après une heure ou deux d'un entretien triste et doux, Ernest avertit le colonel qu'il était tems de partir. « Je ne prends pas congé de vous, dit-il à ses *deux pères*. Après quelques heures de repos vous viendrez, j'espère, sur la place d'armes.... Mais ma bonne mère! Elle lui tendit les bras, leurs larmes se confondirent, et M.me Halder eut sa part de ses tendres adieux. Nous nous reverrons, dit-il, si ce n'est pas ici bas, ce sera dans le séjour du bonheur où Pauline nous attend. C'est là que j'aspire, répondit M.me Halder en lui pressant la main.

Tu aimes donc encore ta Pauline? lui dit Halder, eh bien! reçois ce présent de son père, il t'était destiné. Pauline devait être à toi, que son portrait soit ton égide. Et il lui mit dans la main une boîte qui contenait le portrait de Pauline en miniature. Frédérich le reçut à genoux. A présent seulement, dit-il, je sens que Dieu m'a pardonné et que tout est effacé. Il pressa le portrait de ses lèvres et le posa sur son cœur. Une fois, dit-il, vous le retrouverez lorsque ce cœur aura cessé de battre. Il s'arracha de cette chambre avec effort, et bientôt on entendit le galop des chevaux qui s'éloignaient. Personne, de ceux qu'il laissait, ne pouvait penser au sommeil; ils se rassemblèrent autour d'une table, et lurent, non sans s'interrompre plus

d'une fois, la lecture du cahier qu'il leur avait remis, et qui contenait ce qui suit.

A MON PERE.

Cet écrit sera pour vous seul, ô le meilleur des pères! il ne contiendra que la plus stricte vérité; vous ne le recevrez que lorsque j'aurai recouvré et votre estime et votre tendresse, ou lorsque je n'existerai plus; ainsi je ne puis avoir aucun intérêt à vous tromper, à vous paraître moins coupable. C'est-là surtout ce qui m'a décidé à retarder ce qui vous paraîtra peut-être une justification; mais peut-il se justifier le fils élevé par vous, qui devait marcher sur vos traces et vous remplacer dans vos saintes fonctions? Peut-il

se justifier, l'enfant chéri de la meilleure et de la plus sage des mères, qui lui donnait l'exemple de toutes les vertus? Peut-il se justifier, l'ami, l'amant, l'époux de Pauline? Non, il se déteste lui-même, et son égarement ne peut admettre aucune excuse : mais, sans doute, il était destiné, au prix même de la vertu et des larmes qu'il vous a coûtées, à sauver ceux pour qui il aurait donné mille vies, et à qui il sacrifia bien plus que sa vie.

Je vais donc commencer ma confession : laissez-moi reposer encore quelques instans mon ame sur ces jours d'innocence, de bonheur, où j'avais deux mères, une amie, et dans ma conscience le doux sentiment d'être digne de leur tendresse. Ce fut avec tous ces biens si précieux

que je revins à Jéna après mes secondes vacances; fier d'être votre fils, d'être l'époux destiné à Pauline, et, peut-être, de quelques succès dans mes études; je me croyais au-dessus de la plupart des étudians, sinon par le frivole avantage de la naissance, du moins par ceux du bonheur, des talens, et (je le dis à présent avec honte, bien plus qu'avec orgueil) par ma bonne conduite. Uniquement occupé de Pauline, ne trouvant de plaisir que dans ses lettres et les vôtres, j'avais peu de mérite à fuir ceux où mes camarades auraient voulu m'entraîner. L'égide la plus sûre contre le libertinage, est un sentiment vrai et l'occupation; j'avais ces deux ressources, j'adorais Pauline, et j'aimais avec ardeur l'étude, sur-tout celle de la

géométrie et des mathématiques. Ces sciences exactes convenaient sans doute à la rectitude de mon caractère, à une antipathie née avec moi, j'ose le dire, pour tout ce qui s'écartait de la droite ligne de la justice et de la vérité. Dieu ! qui m'aurait dit alors.... Mais poursuivons mon récit. Je n'avais formé aucune liaison intime à l'université ; cependant le jeune baron de Leneck m'avait fait tant de prévenances, il rechercha si vivement mon amitié, que je n'avais pu me refuser entièrement à ses avances. Il était riche, dépensait beaucoup d'argent, il me fit mille offres de services ; je me bornai à emprunter de lui quelques livres et quelques instrumens de mathématiques. Je me refusai à être de ses dîners qui devenaient souvent des

orgies, et des parties qu'il donnait fréquemment; mais nous faisions souvent ensemble des promenades à cheval; j'étais passionné pour cet exercice, et le baron avait d'excellens chevaux dont je profitais avec plaisir.

Dans une de nos promenades qu'il dirigeait à son gré, nous traversâmes un joli village qui se nommait Lubelin; la cure et l'église étaient situées sur une éminence d'où l'on devait avoir une vue superbe. Le baron me proposa d'y monter; le sentier qui y conduisait était si rapide que nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de mener nos chevaux par la bride. Nous fîmes le tour du cimetière qui entourait l'église; nous admirâmes le paysage, et, pour en jouir mieux encore, nous

entrâmes dans la cour de la cure d'où nos regards, me dit le baron, embrasseraient un horizon plus vaste. Une jeune fille de 16 à 17 ans était assise sur le mur qui l'entourait; elle lisait avec tant d'attention, qu'elle ne nous vit point entrer, et nous étions près d'elle lorsqu'elle leva la tête, parut surprise, et nous demanda, avec une voix émue, ce que nous désirions. — Voir un aspect enchanteur, répondit le baron en la fixant avec des yeux qui m'auraient fait bien de la peine si cette jeune fille eût été ma Pauline; mais il suffisait qu'elle fût de son sexe, de son âge, et, à ce que je présumai, fille du pasteur pour m'intéresser. Elle était très-jolie, mais remarquable sur-tout par son air d'innocence et de candeur. Les regards

ardens du baron l'embarrassaient visiblement; elle rougissait et détournait les siens. Je lui dis quelque chose sur la belle position de la cure, pour la remettre de son trouble, et, prenant le baron sous le bras, je voulus l'emmener; mais il s'obstina à rester et à tenir à cette jeune innocente mille propos galans qu'elle n'encourageait pas même par un sourire; au contraire elle avait l'air très-peiné et regardait sans cesse la porte de la maison. Une fois ou deux, elle voulut même nous quitter, mais le baron la retenait par une question, ou en prenant sa main qu'il pressait dans les siennes. Voyant que je ne pouvais le faire partir, je demandai à la jeune personne si nous pourrions voir le pasteur que je supposais être son père? Elle me ré-

pondit que je ne me trompais pas.
— Et moi aussi, lui dis-je, je suis fils de pasteur, et je compte l'être moi-même ; j'honore et je respecte cet état par-dessus tous les autres.

Vous avez bien raison, monsieur, repliqua-t-elle : je suis fâchée que mon père ne soit pas ici ; il est allé visiter des malades dans un hameau voisin, et ne viendra que bien tard.

Et sa fille fera de son côté une bonne œuvre, dit le baron en attachant son cheval à un des arbres de la cour : elle donnera l'hospitalité à deux voyageurs fatigués qui lui demandent une heure ou deux de repos auprès d'elle, et un peu d'eau, de lait ou de vin, car j'ai une soif excessive. Je sentais toute l'inconvenance de cette demande ; la jeune fille la sentit aussi ; elle courut à

l'angle de la cour, où coulait une jolie fontaine. Sur la colonne étaient deux vases en buis, elle les rinça, les remplit d'eau fraîche et nous les apporta avec grâce, en nous demandant excuse de n'avoir rien autre chose à nous offrir dans l'absence de son père : il fallut bien les boire et la remercier, ce que le baron voulut faire un peu trop vivement. Effrayée, elle s'échappa avec la légéreté d'une biche, entra dans la maison et nous l'entendîmes tourner la clé en dedans. Le baron voulut cacher sa mauvaise humeur sous des plaisanteries ; il assura que, s'il avait été seul, elle aurait été moins revèche. « Mais je n'en suis pas la dupe, disait-il, le charmant petit oiseau sortira bientôt de sa cage, et je vais tendre tous mes gluaux pour m'en

saisir, etc. » Alors que je sus la jeune fille en sûreté, je ris avec lui de ses folies, convaincu qu'il n'y penserait plus le lendemain. Il attendit quelques instans; enfin ne voyant rien reparaître, il remonta son cheval, et consentit à repartir. En revenant, il m'avoua que ce n'était point le hasard qui l'avait conduit; qu'il avait déjà rencontré sur son chemin Louise Werner, dont il savait très-bien le nom, et que la tête lui tournait de sa petite mine ingénue. Depuis quelques semaines il guêtait l'occasion de lui parler, elle lui échappait toujours; mais il était piqué au jeu et décidé à tout entreprendre pour l'apprivoiser. « J'ai pensé, ajoutait-il, que, comme fils de pasteur et avec ta réputation de sagesse, on se défierait moins de toi, que tu pourrais

pénétrer dans la forteresse et m'y procurer des intelligences. » Je repoussai cette idée avec indignation ; je fis parler la morale, la justice, l'humanité, et tout ce que je pus imaginer pour le détourner de cet odieux projet. Il m'écouta en riant, et me dit que je prêchais à merveille, mais qu'il me conseillait de garder mes sermons pour la chaire, qu'ils ne le persuaderaient point, et qu'il saurait se passer de mes exhortations et de mon secours. En effet, depuis ce jour, il ne me proposa plus de l'accompagner dans ses promenades et cessa de me rechercher. Je fus remplacé dans ses affections par un jeune étudiant, qu'il jugea devoir être moins sévère. C'était mon cher Ernest avec qui je n'avais alors aucune relation; je savais seulement que c'était

un jeune homme intéressant par ses mœurs et sa situation. Son père, qui se nommait Schmitt, avait été un riche négociant d'une ville voisine de Jéna : il fit mal ses affaires, essuya des faillites, et mourut de chagrin en laissant un fils unique et orphelin. On put à peine sauver d'une brillante fortune de quoi élever le jeune Ernest, qu'on envoya à l'université pour le mettre en état d'obtenir une place..... Naturellement timide et craignant les occasions de dépense, il ne s'était lié avec aucun étudiant et vivait très-retiré. Tout-à-coup le baron de Leneck le rechercha, lui fit toutes sortes d'avances auxquelles Ernest n'osa pas se refuser, quoiqu'il m'ait assuré depuis qu'il n'avait jamais aimé le baron ; mais il se laissa entraîner. Ils devinrent inséparables :

Ernest dînait tous les jours chez son nouvel ami, et tous les après-dîners, je les voyais prendre ensemble la route du village où demeurait Louise. Je n'avais, je vous le jure, aucun regret de ne plus être de ces promenades, dont le but était si opposé à mes principes, mais ma conscience était loin d'être tranquille; je connaissais les vils desseins du baron sur cette intéressante jeune fille, et je le laissai les poursuivre sans chercher à la sauver, sans en avertir son père. Si c'eût été ma Pauline qui eût couru un tel danger, quelles obligations n'aurai-je pas à celui qui eût veillé sur elle et prévenu sa ruine? et notre premier devoir n'est-il pas de faire pour autrui ce que nous voudrions qu'on fît pour nous? Si j'avais une sœur dans cette position, ne devrais-

je pas la protéger? Et Louise me semblait être ma sœur. Ainsi que moi, fille d'un pasteur de village, si jeune! si peu heureuse! Je m'étais informé de son père, on me l'avait dépeint comme un homme assez borné, très-dur et très-avare; il était veuf depuis un an et vivait seul avec sa fille qu'il négligeait, et une vieille servante sur laquelle il se reposait du soin de la garder, et qu'il était si facile de gagner. — Je frémis de tous les dangers dont Louise était entourée, et puisque le hasard m'en avait instruit, je me crus obligé de la protéger. — Mais comment m'y prendre? Ce père, tel qu'on me l'a dépeint, voudra-t-il m'entendre? et, s'il partage mes craintes, n'usera-t-il pas avec sa fille d'une rigueur que j'aurais voulu lui épargner? Ce n'est

pas dans un écrit destiné à l'aveu de mes torts que je veux cacher que la fausse honte de trahir l'espèce de confiance du baron, et de passer à ses yeux pour un délateur, me retenait aussi. S'il allait penser que c'est une basse vengeance de sa froideur actuelle? Et ces raisonnemens captieux, et les difficultés m'arrêtèrent, pendant quelques jours, de faire aucune démarche : cependant l'image de cette douce et jeune fille, victime peut-être du libertinage, me poursuivait sans cesse. Je fus trois ou quatre fois, à différentes reprises, me promener autour de la cure, j'entrai même dans la cour; j'aurais voulu voir Louise, lui parler avec amitié, obtenir sa confiance; je ne la rencontrai point. Deux fois je trouvai auprès de la fontaine la fille qui la

servait; j'essayai de l'aborder, elle était très-rébarbative ; et lorsque je lui dis que je désirais parler un instant à sa jeune maîtresse, un refus sec et grossier me fit juger qu'elle m'accusait moi-même de ce que je voulais prévenir : mais cela ne me rassura point sur les entreprises du baron, qui avait des moyens d'obtenir ce qu'on me refusait. Je le nommai à cette fille ; je lui dis que nous étions venus ensemble dans cette cour, et qu'il était mon ami. Elle secoua la tête d'un air de défiance, en me disant qu'elle ne m'avait jamais vu avec lui. — Vous le voyez donc quelquefois? — Qu'est-ce que cela vous fait? me dit-elle, vous êtes bien curieux. Elle s'en alla, et je fus confirmé dans mes craintes.

Le lendemain je me décidai à y

retourner, à frapper tout uniment à la porte du presbytère, et à demander à voir le pasteur; non que je fusse encore résolu à lui parler de sa fille : mais j'aurais appris à le connaître, et peut-être aurais-je trouvé le moment de voir Louise, ou de lui donner une lettre, que je tins prête à tout hasard. Cette tentative ne me réussit pas mieux que les précédentes : l'impitoyable duègne vint me dire que le pasteur était occupé et ne pouvait me recevoir; elle ajouta obligeamment : « quoique vous soyez très » joli garçon, M. l'étudiant, il n'y a » rien à faire ici pour vous. » Je partis tristement et presque résolu d'abandonner à la providence le sort d'une personne intéressante, il est vrai, mais qui m'était si peu connue. Cette fille qui me voulait si peu de bien,

était où une duègne incorruptible, ou dans les intérêts du baron; peut-être que Louise, déjà séduite, n'avait plus besoin de mon secours; mais s'il en était tems encore,.... Tout en réfléchissant à ce que je devais faire, je me trouvai devant l'auberge du village; j'avais soif, j'étais fatigué de ma course, j'entrai pour me reposer en buvant une bouteille de bière; j'étais à peine assis que le galop bien connu des chevaux anglais du baron me tira de ma rêverie; je m'approchai de la fenêtre, elle était ouverte; je me plaçai derrière le rideau, de manière à voir sans être vu. Bientôt deux cavaliers passèrent; c'était Oreste et Pilade, comme on appelait alors le baron et son cher Ernest. « Ma » patience est à bout, disait le baron, » mais aujourd'hui je saurai à quoi

» m'en tenir ; je suis sûr de Louise, » c'est l'essentiel, et.... » Ils avaient passé, je n'entendis plus rien. Je les vis descendre de cheval, et monter, en causant, la rampe qui conduisait à la cure.

Qui sont ces messieurs, dis-je à l'aubergiste qui était devant la maison avec sa femme? — « Deux étudians de Jéna ; vous devez les connaître. Celui qu'on appelle le baron, en veut à la fille de notre pasteur, qui est jolie comme tous les anges du paradis. Presque tous les jours ils viennent ici : le baron va faire sa cour chez le ministre, et l'autre revient ici l'attendre avec les chevaux ; on comprend de reste ce que cela veut dire. Moi, je vends ma bière, mon vin, mon foin et mon avoine, et je trouve que tout va très-bien. »

Non pas moi, dit l'honnête femme, je trouve que tout va très-mal. Cette demoiselle Louise, sage comme l'enfant qui vient de naître, qui ne quittait jamais sa mère! Que dirait-elle la pauvre dame, qui couvait sa Louise comme son trésor? Ah! ne me parlez pas d'une fille sans mère, et si près d'une Université. J'espère bien vivre jusqu'à ce que les miennes soient mariées..... Qui m'aurait dit cela de Mlle Louise?

— Que veux-tu, ma femme, un baron tout galonné, cela donne dans l'œil d'une jeune fille, on n'en voit pas tous les jours.

Ah! c'est-là ce qui me chagrine: si du moins c'était l'autre. Mais le voilà qu'il revient tout seul; ah! mon dieu, mon dieu! L'hôte s'avança pour prendre les chevaux; Ernest n'ouvrit

pas la bouche, il entra au jardin. C'est toujours ainsi, continua la femme; il reste là au jardin à rêvasser une heure ou deux jusqu'à ce que l'amoureux revienne. Pardi, il doit bien s'ennuyer celui-là, aussi ne dit-il mot à personne. En effet, je le voyais se promener les bras croisés et la tête baissée. Je me décidai tout de suite à le joindre, et à tâcher de réveiller dans son cœur les sentimens d'honneur, que son aimable physionomie annonçait. Avant sa liaison intime avec le baron, j'avais souvent entendu faire son éloge, et j'avais eu le désir de rechercher son amitié; mais il était peu communicatif, et je me bornais à lui parler avec intérêt quand je le rencontrais. Depuis quelque tems j'entendais dire qu'il négligeait ses études, et que son noble et

riche ami l'entraînait dans un goût de dissipation, qui n'allait pas à son état : mais le rôle qu'il jouait dans cette occasion me paraissait bien pire encore. J'en étais fâché presque autant pour lui que pour la jeune fille; son extérieur me plaisait, et je trouvais un double motif pour lui parler. J'entrai donc dans le jardin qui était assez vaste; il se promenait, et ne m'aperçut que lorsque je fus tout près de lui. Je le saluai; il leva la tête, et me rendit à peine mon salut; il n'avait point l'air de la surprise, mais sa physionomie avait une expression mêlée de colère et d'inquiétude.

Où avez-vous donc laissé le baron? lui demandai-je pour nouer l'entretien. Vous étiez ensemble il n'y a qu'un instant; (il fronça le sourcil.)

D'où est-ce que vous nous avez vus ? me demanda-t-il à son tour.

— De la fenêtre de l'auberge, je vous ai vu monter ensemble au presbytère ; le baron y est-il resté ? Il hésita un instant et devenait toujours plus sombre ; enfin il me dit avec un son de voix altéré : rien ne m'oblige à répondre à des questions qui me surprendraient tout au moins, si je n'en savais pas le motif. Oui, Monsieur, mon ami le baron de Leneck est resté où vous n'avez pas été reçu, où, j'espère que vous ne le serez jamais.

Vous me connaissez, mon père, et vous comprendrez tout ce que cette réponse me fit éprouver ; mais, accoutumé à me défier de moi-même lorsque je me sentais irrité, et à donner quelques minutes à la réfle-

xion, je me contins et je le fixai en silence; quelque chose au fond de mon cœur me disait que ce pauvre jeune homme était abusé. M. Schmitt, lui dis-je enfin, écoutez-moi; voulez-vous me donner une explication simple et franche de ce que vous venez de me dire? et je vous en donnerai une à mon tour de ma conduite entière, et du motif de la visite que j'ai essayé de faire; cette explication, je crois, vous satisfera pleinement; je ne vous cacherai pas même que c'est dans ce but que je suis venu vous rejoindre. Jusqu'à ce moment, Ernest, j'ai eu très-bonne opinion de vous: je pourrais à présent en avoir au contraire une bien mauvaise, et, vous jugeant sur les apparences, vous croire le vil complaisant du jeune libertin que vous nommez votre ami;

mais je résiste à ces apparences, et je ne veux croire que vous seul. Vous de même, Ernest, résistez aux suggestions qu'on emploie pour vous prévenir contre moi, et soyez sûr que mon seul but est d'être le sauveur de la vertu et le défenseur de l'innocence.

Je mis sans doute un tel accent de vérité dans ces paroles qu'il en fut ébranlé ; sa physionomie prit un autre expression. « Eh bien ! me dit-il, je vais m'expliquer franchement ; répondez-moi de même. Vous aimez Louise Werner, et vous êtes venu ici plusieurs fois avec l'intention de lui parler. »

— Rien n'est plus vrai, lui dis-je, cet espoir seul m'a conduit ici, et je n'en rougis pas : je n'aime point Louise, car j'aime, de toutes les

facultés de mon ame, Pauline Halder, ma fiancée, et jamais je n'aimerai qu'elle. Je n'ai vu Louise qu'une seule fois, mais elle m'intéresse, et je voudrais, s'il en est tems encore, la sauver du plus grand des dangers.

—La sauver! Louise!.... De quel danger, Frédérich? au nom du ciel expliquez-vous. Elle n'en court aucun, je vous assure. Mon seul but, mon seul désir, est de la rendre la plus heureuse des femmes.

—Et pour cela vous la laissez tous les jours avec celui qui a juré sa perte? Il pâlit comme la mort, et fut forcé de s'appuyer contre un treillage; à peine put-il articuler d'une voix tremblante: « Dieu! quel voile vous venez de lever!.... achevez au nom du ciel; sur quoi supposez-vous.... »

Je ne suppose rien, lui dis-je en le soutenant et le faisant asseoir sur un banc : tâchez de vous calmer, et vous saurez tout. Pauvre Ernest! dès ce moment vous êtes justifié, et je ne puis plus que vous plaindre. Alors je lui racontai, sans rien omettre, ma dernière promenade avec le baron. Il m'écouta en silence, la main sur les yeux. « Perfide! s'écria-t-il lorsque j'eus fini, comme tu te jouais de ma crédulité! »

Il me raconta ensuite que, depuis trois ans, il aimait éperdument Louise; Mme. Werner avait connu et protégé son amour; en expirant elle mit la main de sa fille dans celle d'Ernest, et mourut en les bénissant; mais, depuis sa mort, le vieux pasteur, qui ne le trouvait pas assez riche et qui voulait marier sa fille à un vieux

bailli qui la prenait sans dot, avait cherché querelle à Ernest, lui avait déclaré qu'il rompait à jamais tout projet d'union entre lui et sa fille; il lui avait défendu l'entrée de sa maison, et à Louise de le revoir. Comment obéir à un ordre aussi tyrannique lorsqu'on a donné son cœur? Ils trouvèrent le moyen de s'écrire et même de se voir quelquefois. Mais, soit que le père le soupçonnât, ou le craignît, il était devenu plus sévère; il ne permit plus à Louise de sortir de l'enceinte de la cour, et il ne fut plus possible au pauvre Ernest de la rencontrer. Il était au désespoir lorsque le baron, instruit sans doute par la femme de service qu'il avait gagnée, rechercha son amitié, lui proposa des promenades à cheval.—

Dès la première, il le mena, comme par hasard, dans le village de Louise, et, comme il avait fait avec moi, il lui proposa de monter à l'église et au presbytère pour jouir de la vue. Ernest, ému à l'excès, aurait donné sa vie pour oser y aller, mais il craignit de rencontrer le vieux pasteur, ou d'alarmer Louise; il refusa donc d'y monter, et confia à son nouvel ami, qui le pressait, les motifs de son refus. Le baron n'insista pas, parut touché de son malheur, et lui dit qu'il s'occuperait des moyens de l'adoucir; puisque le presbytère vous est défendu, lui dit-il, n'y paraissez pas, je tâcherai d'y pénétrer seul, et mon amitié pour vous me rendra inventif. Donnez-moi seulement un passe-port auprès de votre jeune amie, et tout nous deviendra

facile. Je me charge d'abord de votre correspondance, je m'insinuerai auprès du père, je parlerai de vous comme de mon meilleur ami, et, puisqu'il aime l'argent et qu'il lui en faut, il ne vous manquera pas. Voulez-vous diriger mes terres, vous serez le plus riche intendant de l'Allemagne? Voulez-vous être bailli comme votre rival? vous le serez avec des revenus bien plus considérables. Voulez-vous être pasteur? je vous offre un excellent bénéfice à ma nomination. Nous réussirons, soyez en sûr, il s'agit seulement d'entrer, de parler, de persuader, et je m'en charge, heureux de faire le bonheur d'un ami! Ernest, ignorant qu'il eût déjà vu Louise, fut sans défiance: il livra son cœur à l'espoir, et se dévoua à celui qui le lui rendait.

« Je tombai presque à ses pieds, me
» dit-il, et je nommai mille fois mon
» bienfaiteur celui qui voulait m'ôter
» bien plus que la vie. »

Dès le lendemain il avait écrit à son amie une lettre passionnée comme son cœur; il la priait d'avoir une entière confiance en celui qui la lui remettrait, et de chercher un moyen de l'introduire auprès de son père. Il donna cette lettre au baron, l'accompagna jusqu'au village, et attendit dans l'auberge, ou dans les environs, le succès de la négociation. Pendant quelques jours leurs courses répétées furent inutiles, le baron revenait sans avoir pu pénétrer auprès de cette Louise, *qu'il était*, disait-il, *fort curieux de connaître.* Ernest ne cessait de la lui dépeindre de manière à ne pouvoir s'y tromper. Enfin

une fois il parvint à son but, gagna l'Argus, la vieille Marthe, et par son moyen il avait vu un instant Louise, il lui remit la lettre d'Ernest qu'elle avait reçue avec des transports de joie; elle devait préparer pour le surlendemain sa réponse et l'esprit de son père pour recevoir le baron, mais elle lui demandait en grâce de ne rien hasarder lui-même, et de bien se garder de paraître.

Ce surlendemain et bien d'autres encore se passèrent *sans aucun succès*; souvent le baron, après une heure ou deux d'attente inutile, revenait sans avoir pu seulement, disait-il, entrevoir Louise; d'autres fois il l'avait vue, mais sans pouvoir lui parler; quelquefois, plus heureux, il avait passé quelques minutes avec elle, uniquement employées à parler

de son Ernest : celui-ci ne se lassait pas d'écrire, Louise lui répondait de tems en tems, et ces billets lui rendaient la vie. « Elle attendait » tout, lui disait-elle, de l'excellent » ami que la providence leur avait » donné, et d'un jour à l'autre » elle espérait qu'il pourrait parler à » son père. » Aujourd'hui, me dit Schmitt en finissant son récit, aujourd'hui même était le jour fixé pour cette entrevue. Comme Louise devait se trouver dans la cour pour lui donner accès, je n'ai pu résister d'essayer au moins de l'entrevoir, et pour la première fois j'ai accompagné le baron jusqu'à l'entrée; nous n'avons trouvé que Marthe; Louise, retenue par son père, n'avait pu venir elle-même : mais ce dernier attendait le baron qui s'était fait

annoncer comme voulant emprunter de l'argent à gros intérêts. J'allais le laisser lorsque Marthe nous dit, en riant, que l'amoureux était encore revenu. — Frédérich Buchman? dit le baron, il a le diable au corps. Ernest, prenez-y garde, vous avez là un rival dangereux, rien ne le rebute. — Cette fois il a demandé aussi à parler au père, en se nommant par son nom, Fredérich Buchman, nous dit Marthe; c'est cela même. Elle nous conta comment elle vous avait renvoyé; je ne pouvais donc douter que ce ne fût bien vous-même, et j'en ai été convaincu en vous trouvant ici.

Il m'avait fait ce récit très-rapidement et d'une voix très-émue; il garda quelques instans le silence, abîmé dans ses pensées, et se pro-

menant avec vivacité. Tout-à-coup il s'arrêta devant moi : « Non, Fréderich, non, vous n'êtes point un imposteur, je le sens là, et je le vois là, me dit-il en posant une main sur son cœur, et un doigt sur mon front : mais cet indigne Leneck! Encore quelques instans, et l'un de nous deux n'existera plus.... Mais Louise, ô Dieu, Louise! » — Il se promena vivement, se rassit, se releva; la couleur de son teint variait, à chaque minute, de la pâleur de la mort au rouge le plus foncé; sa respiration devenait précipitée; il y avait une telle contraction dans tous ses traits, un tel égarement dans son regard, que j'en fus effrayé. Je pris sa main, elle était brûlante; je fis ce que je pus pour le calmer, il ne m'écoutait plus. De moment en

déjà ce titre au pauvre Ernest si cruellement abusé.

Nous arrivâmes à Jéna; je conduisis mon malade dans ma chambre, et je me hâtai de faire venir un médecin qui le déclara atteint d'une fièvre chaude de la plus mauvaise espèce. Plusieurs saignées abondantes calmèrent son transport, mais le mirent dans un état de faiblesse excessive. Il aurait été mal soigné dans son logement, son état exigeait une surveillance continuelle; je le gardai chez moi, et je fis mettre un second lit dans ma chambre. Vous pouvez vous rappeler, mon père, que je vous écrivis alors que je soignais un ami malade, sans entrer dans aucun détail; à présent je n'en dois omettre aucun, puisque c'est ce qui m'entraîna dans l'abîme!... Je vais

cependant les abréger autant qu'il me sera possible.

Dans les momens lucides du pauvre Ernest, et ils étaient courts et rares, il n'était occupé que de Louise; je fus obligé, pour le calmer, de lui en imposer, de lui dire que je savais que le baron, rebuté par elle, avait cessé ses poursuites. Hélas! j'avais lieu de croire, au contraire, qu'elles étaient toujours plus ardentes; il laissait à peine passer un jour sans aller au presbytère, et j'avoue que, regardant Louise comme perdue à jamais pour Ernest, j'avais abandonné l'espoir de la sauver, et j'attendais avec impatience le retour de la raison de mon ami pour le détacher peu-à-peu de cette infidèle.

Au bout de quelques tems cependant, à ma grande surprise, un jeune

paysan de Lubelin vint, à peu près tous les jours, s'informer de la santé de M. Ernest Schmitt, et dès qu'il apprit qu'il était mieux, il apporta des billets de Louise à son adresse : ils lui faisaient tant de plaisir et tant de bien, que je n'avais pas la force de les lui soustraire. J'en étais moins content que lui ; le sentiment qu'ils exprimaient, quoique très-passionné, n'avait rien de naturel : ils paraissaient dictés par une imagination romanesque plutôt que par un cœur vraiment touché. Je me promettais bien de le lui faire remarquer lorsqu'il serait en état de m'entendre, mais il en était loin encore ; il avait presque tous les jours des accès de délire, que la lecture seule de ces lettres pouvait calmer. Il n'avait plus le moindre doute sur [illegible] Louise ; elle

ne lui en témoignait non plus aucun, et ne cessait de lui répéter qu'elle comptait sur ses promesses, et qu'elle attendait tout de lui; d'ailleurs elle ne parlait plus du tout du baron; mais elle lui disait que son père ne serait pas toujours inflexible. Cette lueur d'espoir ranimait Ernest, et le rendait à la vie. Il répondait, et ses lettres se ressentaient, sans doute, du désordre de son esprit et de la violence de sa passion. Quelquefois, lorsque sa faiblesse l'empêchait d'écrire, il me dictait ses billets, et j'en profitais pour encourager son amie à lui rester fidèle, pour lui donner les bons conseils de la véritable amitié. Ernest n'avait plus aucun soupçon, et moi je commençais à revenir des miens et à croire que j'avais jugé trop légèrement cette

jeune fille, et qu'elle avait, ainsi que je l'avais supposé, repoussé les vœux du baron; dans cette idée, je croyais devoir encourager les espérances d'Ernest plutôt que de les détruire. Que de fois nous avons anticipé, par la pensée, sur le bonheur qui nous attendait dans nos cures de villages, avec nos deux charmantes épouses! Il voulait aussi être pasteur, et notre amitié et notre vie auraient été le modèle de la vôtre et de celle de votre cher Halder. Douce illusion! rêves enchanteurs! dont tout nous promettait la réalité, qu'êtes-vous devenus?

Mes soins étaient récompensés; la santé d'Ernest se remettait peu-à-peu; la fièvre l'avait quitté depuis quelque tems; mais il était très-faible encore. Le médecin pensa que quel-

ques promenades, soit à cheval, soit en phaéton, pourraient le fortifier. Dès la première, il me demanda d'aller à Lubelin; nous nous arrêtâmes à l'auberge, et de là nous envoyâmes un enfant demander la vieille Marthe : elle vint aussitôt, et parut surprise de nous voir. Ernest était si ému qu'il pouvait à peine prononcer le nom de Louise; ce fut moi qui demandai à Marthe si elle ne pourrait pas venir un instant à l'entrée de la cour. Impossible, nous dit-elle, elle est auprès de son père qui est un peu malade; mais vous la verrez bientôt, je crois, autant que vous le voudrez. Ce peu de mots mit Ernest au comble de la joie; il donna à cette fille tout ce qu'il avait d'argent sur lui, et c'était bien plus qu'il ne pouvait donner. Toute

la soirée il me parla de son bonheur, qui s'approchait sans doute. Vous la verrez bientôt autant que vous le voudrez, lui avait dit Marthe. J'interprêtai comme lui cette phrase; mais ma joie n'était pas complète : un soupçon vague, et qui ne fut que trop tôt vérifié, pesait sur mon cœur. Le lendemain, à peine étions-nous levés, qu'on apporta une grosse lettre à l'adresse d'Ernest Schmitt, de chez le pasteur Werner. Il la prit avec une grande émotion. « O Dieu ! c'est de son père, me dit-il, il consent, sans doute, à mon bonheur. » Son visage rayonnait de joie en rompant le cachet; elle en contenait une petite de Louise, ce qui le confirma dans son idée; il la pressa de ses lèvres, et les lut ensuite rapidement. Je le regardai, et à l'ex-

pression du bonheur je vis succéder celle du désespoir et de la rage. Il pressa violemment les deux lettres dans ses mains ; et me les présenta en me disant ce seul mot, *lis*. Je les pris et il sortit rapidement : je lus et je pouvais à peine en croire mes yeux. Voici cette lettre qui me frappa trop pour l'avoir oubliée.

Lubelin, ce***

« Vous êtes un scélérat, M. Ernest
» Schmitt ! il y a long-tems que
» je m'en doutais, et j'en ai pour
» mon malheur la conviction. Vous
» avez abusé de la faiblesse d'une
» mère pour inspirer à sa fille, encore
» enfant, un amour coupable, et vous
» en avez profité pour lui faire ou-
» blier tous ses devoirs. Malgré mes
» défenses positives et réitérées,

» Louise vous a vu, et, victime de
» vos séductions, elle a été perdue.
» La malheureuse vient de m'avouer
» sa faiblesse, l'état qui en est la
» suite, et vous nomme le père de
» l'enfant qu'elle porte. Vous êtes
» le dernier des gendres que j'aurais
» voulus choisir, puisque vous n'avez
» ni fortune, ni mœurs : mais vous
» avez un ami généreux, que vous
» ne méritez guères, qui veut au
» moins suppléer à votre fortune et
» vous donner une place avantageuse;
» et, autant que je puis en juger par
» les lettres insensées qu'on vient
» de me faire lire, vous avez assez
» d'amour pour ne pas balancer à
» réparer vos torts, et à rendre l'hon-
» neur à mon indigne fille. Conduisez-
» vous, à l'avenir, de manière à me
» faire oublier les premiers. Soyez

» plus reconnaissant que vous ne
» l'avez été pour votre généreux bien-
» faiteur, M. le baron de Leneck,
» que vous avez si lâchement aban-
» donné pour un autre qui ne vaut
» pas mieux que vous, et, peut-être,
» à ces conditions, je consentirai à
» vous regarder comme un fils. En
» attendant, je suis un père très-
» malheureux, très-offensé, et qui
» regrette que son âge et son état
» ne lui permettent pas de vous de-
» mander une autre réparation qui
» serait plus de son goût. »

MICHEL WERNER, *pasteur de Lubelin.*

Je frémis d'indignation, et passai à la lettre de Louise: elle était singulière, embarrassée, et ne s'est pas gravée dans ma mémoire. Elle rappe-

lait à Ernest et son amour, et ses promesses tant de fois répétées. Son honneur, sa vie, le sort d'une créature innocente, tout dépendait de lui. Elle ne pouvait croire qu'il voulût abandonner au désespoir celle qu'il avait tant aimée. « Ernest, lui disait
» elle en finissant, soyez pour moi,
» ce que vous promîtes à ma mère
» mourante, un ami, un appui, un
» époux, et nous pourrons encore
» être heureux; car le cœur de Louise
» est à vous seul, et l'étude de sa
» vie sera de réparer une faute qu'elle
» ne peut se pardonner. »

Je jetai avec horreur ces deux lettres, et je m'aperçus seulement alors qu'Ernest n'était plus là, et qu'en sortant il avait pris mon épée qui pendait au mur; la sienne était restée chez lui. Je compris où je

le trouverais, et je volai chez le baron. En traversant une promenade derrière sa maison, j'entendis quelque bruit, et tournant un angle, je vis ce que j'avais craint, mon pauvre Ernest si faible encore des suites de sa longue maladie, qu'à peine pouvait-il soulever l'arme avec laquelle il combattait contre un homme vigoureux, et renommé pour son adresse dans l'art de l'escrime. La rage soutenait Ernest, mais cette vigueur factice ne pouvait durer qu'un instant; son bras commençait déjà à faiblir, et j'eus bien peu de peine à me saisir de son épée avant même qu'il m'eût aperçu, à l'écarter et à prendre sa place. « Vous auriez trop peu de mérite, dis-je au baron, à triompher d'un convalescent qui peut à peine se soutenir; vous avez tant

d'autres moyens de lui ôter la vie ! avec moi le combat sera plus égal. — Soit, dit-il, je vous en veux bien plus qu'à lui. » Et nous nous attaquâmes avec furie. Ernest, désarmé et forcé d'être témoin du combat, était au désespoir, mais il ne fit pas un seul pas pour se rapprocher, que lorsqu'il vit chanceler le baron s'écriant : vous êtes vengés, je meurs. Il vola à lui et le soutint dans ses bras, tandis qu'avec mon mouchoir je tâchais d'arrêter le sang. Mon épée avait donné dans le côté droit au-dessus des côtes. Nous le portâmes dans son hôtel qui n'était qu'à deux pas. Après l'avoir remis à son valet de chambre, je courus chercher un chirurgien, et j'eus la satisfaction de lui entendre dire que la blessure ne serait pas mortelle. Sans doute il ne

méritait pas de vivre, mais je n'aurais pas voulu avoir sa mort à me reprocher.

Voilà, mon père, l'histoire exacte de cette affaire avec le baron de Leneck, qui fut représentée à peu près comme un assassinat; nous fûmes accusés d'être venus ensemble, et tous les deux armés, pour attaquer le baron, et, dès le même jour, on nous mit aux arrêts dans deux chambres séparées; on n'avait, il est vrai, trouvé sur la place que mon épée, mais l'autre pouvait avoir été emportée. Nous fûmes interrogés par les autorités, et, malgré tout ce que nous pûmes dire, on s'obstina à nous croire coupables. Je demandai que nous fussions confrontés avec le baron dès qu'il serait en état de parler; on ne pouvait nous le refuser;

nous devions y être conduits l'un après l'autre : j'y fus le premier, comme étant celui qui l'avait blessé. Soit que l'aspect de la mort eût amené quelque repentir, soit que l'accent calme et ferme de la vérité lui en imposât, il confirma toutes nos allégations, et raconta l'affaire exactement comme nous. Ernest fut ensuite introduit ; Leneck voulut lui parler sans témoins, et n'eut pas honte de le presser lui-même d'accepter la main de Louise et ses bienfaits. Ernest repoussa cet outrage avec mépris, et accabla le baron de reproches bien mérités. Celui-ci en convint, et poussa ensuite la bassesse et la fausseté jusqu'à nier cet entretien dont Ernest n'avait point de preuves. Le même jour, le baron étant hors de danger, et ses dépo-

sitions m'ayant été favorables, je fus mis en liberté; mais Ernest resta aux arrêts comme ayant été l'agresseur, et comme étant le séducteur de la jeune Louise Werner dont la honte était ébruitée, soit par cette affaire, soit par son père qui avait formé des plaintes juridiques contre Ernest Schmitt, et demandé qu'il fût contraint à l'épouser. Une foule de lettres d'Ernest furent produites en justice : la plupart de celles que le baron avait été chargé de remettre et les billets qu'il avait écrits dans le délire de la fièvre, toutes témoignaient de l'amour le plus violent, et dans quelquelques-unes, il parlait de son bonheur en termes si passionnés, qu'elles pouvaient être interprétées comme on le voulait, par des gens prévenus. — Mais moi, moi qui depuis six mois

ne l'avais pas quitté un seul instant ; moi qui connaissais si bien le véritable séducteur, devais-je laisser accuser mon ami sans le défendre, sans affirmer, à qui voulait l'entendre, qu'il était la victime de la plus horrible perfidie et d'une injustice sans exemple? Les partisans du baron (et les riches en ont toujours) repoussaient mes assertions. Ceux qui connaissaient son caractère et ses mœurs, les confirmaient :.. et je ne puis vous dire combien de querelles, de rixes, de combats même furent la suite de cette affaire sur laquelle les esprits s'aigrirent toujours plus : Jéna fut absolument divisé en deux factions, où personne ne voulait céder, et moi, si sûr d'avoir raison, bien moins encore. Mon pauvre Ernest, toujours détenu, était le plus malheureux des

hommes. Cette Louise, tant idolâtrée, devenue l'objet du mépris général, était pour lui une pensée presqu'aussi cruelle que celle de sa perfidie. En vain je l'assurai qu'elle excitait plus de pitié que de blâme, je ne pouvais le consoler, car alors le mépris retombait sur l'amant qui l'abandonnait. Cent fois je le vis sur le point de consentir à l'épouser, et de rendre ainsi l'honneur à sa Louise; mais pouvait-il lui rendre sa confiance si indignement trompée, et recevoir du séducteur de sa femme, du père de l'enfant qui porterait son nom, le prix de sa honte? Le baron, affectant de se montrer généreux, disait hautement qu'en faveur de l'amitié qu'il avait eue pour Ernest, de celle qu'il avait encore pour Louise, il donnerait une place lucrative ou une

pension au jeune homme dont il avait eu le tort d'être le confident. L'avare pasteur exaltait sa générosité, et l'injurié Ernest passait pour le plus ingrat des hommes en s'y refusant et en accusant son bienfaiteur. J'avais plusieurs fois inutilement tenté de voir Louise, soit à la prière d'Ernest, soit pour essayer de tenir d'elle la vérité; elle était malade et gardée à vue. Marthe même ne paraissait plus, et c'était par la femme de l'aubergiste, qui aimait et plaignait Louise, que je savais la rigueur avec laquelle elle était traitée. J'en gémissais, et n'imaginais aucun moyen de pénétrer auprès d'elle, lorsqu'un soir que je sortais de la chambre d'arrêt d'Ernest, je fus abordé par une femme du peuple que je reconnus à l'instant; c'était Marthe : « Est-ce que je ne

me trompe pas, me dit-elle, êtes-vous M. Frédérich Buchman? » Sur ma réponse affirmative, elle saisit mon bras, et, m'entraînant avec elle, « venez, venez, oh ! par pitié venez, nous n'avons pas un instant à perdre ; elle veut vous voir avant que d'expirer. » Un frisson parcourut mes veines. « Elle, qui ! .... ô dieu ! Louise ? — Louise, me répondit-elle, pauvre enfant ! elle va mourir. Si jeune et si malheureuse ! oh oui ! sans doute il vaut mieux qu'elle quitte ce monde. Mais puisse-t-il périr aussi dans les tourmens celui qui l'a conduite au tombeau ! » J'étais beaucoup trop ému pour lui faire aucune question, et d'ailleurs elle me faisait marcher trop vîte. Nous étions sortis de la ville ; à cent pas de la porte, elle prit un sentier détourné qui nous

conduisit à une chaumière. C'est ici, me dit-elle. — J'entre — Oh! mon père, mon père, quel spectacle de douleur! Cette jeune Louise que j'avais vue un seul instant, fraîche et pure comme un bouton de rose, Louise, à peine dans sa dix-huitième année, environnée des ombres de la mort, en ayant déjà la pâleur, couchée sur un lit de paille! un vieillard à barbe blanche qui paraissait octogénaire, était assis à côté d'elle sur une chaise de bois, et tenait dans ses bras un enfant nouveau né, sur lequel sa mère attachait encore ses regards mourans. Marthe me fit signe de ne pas avancer, et s'approchant du lit: Voici M. Buchman, dit-elle à sa maîtresse. Ses joues se colorèrent faiblement, et ses yeux se tournèrent vers moi. Je m'approchai,

et, par un mouvement involontaire, je me trouvai à genoux à côté de ce lit de mort et devant cette malheureuse victime. Je ne pensai plus du tout à sa faute, je ne voyais que l'expiation, et Louise expirante n'était plus Louise coupable. J'avais pris sa main que je pressais de mes lèvres. Elle fit un faible effort pour me relever : « C'est moi, me dit-elle avec peine, qui devrais être aux pieds de l'ami d'Ernest ». Ce peu de mots épuisa ses forces, elle laissa retomber sa tête, sa légère rougeur se dissipa, et je crus qu'elle avait cessé d'exister. Marthe avait apporté de la ville des cordiaux, des eaux spiritueuses; elle lui frotta les tempes, les bras, et bientôt sa respiration nous fit connaître qu'elle vivait encore. Si seulement ma femme était là, dit le

vieillard, elle pourrait t'aider; mais elle est allée chercher un ministre, pour accompagner cette pauvre ame en paradis, et un médecin pour voir s'il n'y a plus de ressources. Marthe leva les yeux au ciel. J'appris que ce vieillard presqu'impotent était son père; il ne pouvait faire autre chose que de tenir l'enfant qu'il réchauffait contre son sein, et contre ses joues ridées. Je ne puis vous exprimer combien ce contraste, et, cependant, ce rapport de la fin et du commencement de la vie, avait quelque chose de solennel et de profondément triste.

Cependant, Louise avait repris sa connaissance; ses lèvres pâles balbutiaient quelques mots si bas que je fus obligé de m'asseoir sur son lit, et de pencher ma tête sur elle

pour l'entendre. « Ami de mon Ernest, disait-elle, prononcez de sa part mon pardon; il le confirmera quand il saura que sa Louise n'est plus, et qu'elle a payé de sa vie une faute aussi grande. Ma chère Marthe, je ne puis parler, vous savez tout, racontez à M. Buchman les fautes et les malheurs de la coupable Louise. » En vain je voulus m'opposer pour le moment à cette cruelle confession; Louise l'exigea, il fallut s'y soumettre. Marthe s'assit à côté du lit, et me fit une histoire longue et diffuse des infâmes moyens que le baron de Leneck avait employés pour séduire Louise. Une fois introduit comme l'ami d'Ernest, il mit tout en usage pour égarer une jeune fille sans défiance, dont l'innocence même augmentait le danger.

— Marthe dans son récit glissa légèrement sur ses propres torts à elle, mais il me parut positif que, gagnée par l'or du baron, ou par l'espoir qu'il épouserait Louise, elle lui avait facilité tous les moyens de la voir seule, et qu'il en avait indignement abusé. Louise résista long-tems, parce qu'elle aimait Ernest, et sa résistance enflamma toujours plus son séducteur; mais elle ne voyait plus Ernest, et voyait tous les jours, pendant des heures entières, un homme passionément amoureux, dont la figure était belle, l'esprit insinuant, et qui s'était fait une étude particulière de ce genre de triomphes. Louise fut entraînée par degrés sans s'en douter, et ne sentit la grandeur de sa faute que lorsqu'elle fut irréparable. Qu'elle est la femme qui

osera jeter la pierre contre elle ? Sa chute fut le premier de ses torts et le plus excusable, mais il est trop vrai qu'une faute en entraîne mille, et qu'une femme qui a cédé, n'est plus qu'une esclave soumise aux volontés de son maître. Louise n'aimait pas le baron, mais elle le craignait, et n'osait plus lui résister : ce fut lui qui dicta tous ces billets perfides à Ernest ; il lui persuada que ce jeune homme l'aimait au point de tout lui pardonner, et d'être encore heureux de l'épouser, et il exigea d'elle de le nommer à son père comme celui de son enfant. La réponse fière et noble d'Ernest, son duel avec le baron, et enfin son arrestation, furent autant de coups de poignard pour elle ; elle sentit toute sa faute, le remords le plus cruel tortura son

cœur, et ne pouvant obtenir ni de son père, ni de son séducteur, de se retracter et de justifier Ernest; elle résolut de le faire elle-même, et de se présenter aux juges. Marthe, depuis long-tems repentante de sa confiance dans le baron, consentit à l'aider, en joignant son témoignage à celui de sa maîtresse. Elles partirent du presbytère un matin, pendant que M. Werner était à l'église; mais Louise avait sans doute mal calculé, elle fut saisie en chemin des plus violentes douleurs; Marthe n'eut que le tems de la conduire chez son père, où, après deux jours de souffrances inouïes, elle mit au monde une fille, et sentit qu'elle-même n'avait plus long-tems à vivre : elle se rappela de moi, de mon amitié pour Ernest, et voulut me voir avant que

d'expirer. Pendant le récit de Marthe, elle avait repris sa petite des bras du vieillard ; elle la remit dans les miens, et rassemblant le peu de forces qui lui restaient encore : « Généreux ami, » me dit-elle, s'il est vrai que vous » m'ayez pardonné, protégez cette » innocente créature ; désavouée par » celui qui lui donna le jour, re» jetée par celui que j'ai indigne» ment trahi, il ne lui reste plus que » vous. Au nom de l'humanité, ne » refusez pas le legs d'une mère ex» pirante. Promettez-moi d'être son » père. » — Qui aurait pu résister à une prière aussi touchante, et repousser le dernier vœu d'une mère ? Je pressai contre mon cœur l'enfant endormi dans mes bras, et, prenant une des mains de la mourante, je m'écriai : « Oui, Louise, oui, j'ac-

cepte ton présent, oui, je suis le père de ton enfant, et je ne l'abandonnerai jamais! » J'achevais à peine qu'un cri de Marthe, et le mot de *malheureuse*, prononcé par une voix de tonnerre, me firent lever les yeux. Deux hommes vêtus de noir étaient à la porte. « Plus doucement, vous la tuerez, » disait l'un d'eux à l'autre en l'empêchant d'avancer. — Hélas! c'en était fait! la vie de l'infortunée ne tenait plus qu'à un fil; il fut rompu par cette émotion violente et soudaine; elle murmura faiblement: « Mon père! ô mon père! » et ses yeux se fermèrent à jamais.

Permettez, mes chers parens, que je m'arrête quelques instans avant de m'enfoncer plus avant dans le dédale d'iniquités et d'injustices qui dénaturèrent votre fils et le conduisirent

à l'oubli de tous ses devoirs. Ah! sans doute, je ne cherche pas à affaiblir des torts qui me font horreur! Mais n'est-il pas plus coupable qu'un brigand féroce, celui qui désunit, par ses lâches artifices, deux cœurs unis par l'amour; qui séduit et corrompt l'innocence; qui fait des plus doux sentimens que le ciel ait accordés à la nature humaine, des moyens de honte et de douleur; qui flétrit le cœur faible et sensible qu'il a égaré, souille de son haleine empoisonnée la vie de l'infortunée dont il s'est fait aimer; lui fait boire, à longs traits, la coupe amère du malheur; la conduit à la mort, et voue à l'opprobre l'être innocent à qui il donna l'existence? et quand il joint à ces crimes la perfidie, la trahison, l'odieuse calomnie... Oh! mon père,

le brigand le plus cruel (et tous ne le sont pas) ne peut ôter que l'argent et la vie ; il laisse au moins l'honneur et l'innocence à ses victimes. Le brigand partage au moins le danger qu'il fait courir ; mais le vil libertin n'attaque que des êtres faibles et sans défense, et son repentir inutile ne peut leur rendre la vie et l'honneur.

La scène qui suivit la mort de Louise fut si affreuse, et j'étais tellement ému, que je m'en souviens à peine. M. Werner, dont la physionomie dure répondait à l'idée que je m'en étais faite, accablait Marthe de reproches ; le médecin, qui me parut un honnête homme, cherchait à l'adoucir, à ramener sa sensibilité sur la perte de sa fille. « Elle a assez » expié sa faute, lui disait-il en l'en-

» traînant vers le lit. M. le pasteur, » bénissez le corps inanimé de votre » enfant; elle ne peut plus vous » entendre, mais que le pardon de » son père accompagne son ame au » ciel! » J'étais resté, dans la même attitude, assis sur ce lit de mort; l'enfant reposant sur un de mes bras, ma main tenant encore la main glacée de Louise; le pasteur regardait en silence sa fille expirée. Voyez, continua le médecin, voilà son enfant qui la remplacera dans votre cœur; elle est dans les bras de son père, vous l'avez entendu, il vient de l'avouer et de jurer qu'il ne l'abandonnerait jamais. Répétez-le, Monsieur, vous devez cette consolation au père de votre victime. M. Werner me fixait avec surprise : la chambre était très-obscure, les mots qu'il avait

entendus en entrant lui persuadèrent que c'était Ernest ; il paraissait atterré de trouver un inconnu. — Qui êtes-vous? me demanda-t-il enfin. — Un honnête homme, dis-je en me levant, qui n'est point le séducteur de cette infortunée, mais qui fut son ami, et fit ce qu'il put pour la sauver. Je ne suis pas le père de cet enfant, mais je suis son protecteur ; j'ai juré à sa mère mourante de ne pas l'abandonner, et je tiendrai ma parole. D'ailleurs je n'ai aucun motif de vous cacher mon nom ; je me nomme Frédérich Buchman, étudiant à Jéna. Je sortis avec ma petite charge dans mes bras, sans savoir encore ce que j'en ferais, mais bien décidée à ne pas la laisser au père inhumain qui regardait de sang-froid le cadavre inanimé de sa fille unique. Je cher-

chai des yeux Marthe, que j'aurais voulu consulter ; effrayée des menaces du pasteur, elle s'était cachée, ainsi que sa vieille mère ; il n'y avait plus dans la chambre que le vieillard presqu'en enfance.

La nuit était obscure, et le tems froid et pluvieux ; j'enveloppai l'enfant dans mon manteau aussi bien qu'il me fut possible, et je me hâtai de rentrer dans la ville pour le mettre à l'abri et lui procurer des secours. La femme chez qui je logeais, était bonne et compatissante ; ce fut à elle que je le remis, sans trop m'embarrasser de ses soupçons. Je lui dis bien que c'était un dépôt qui ne m'appartenait pas. Elle sourit, me dit que ce qu'il y avait de plus sûr, c'est que c'était une créature du bon Dieu, qu'il ne fallait pas laisser périr ;

et l'ayant couchée dans son lit pour la réchauffer, elle sortit pour lui chercher une nourrice. Resté seul, je réfléchis sur ma position, sur ce que j'avais à faire. M'était-il permis de disposer du sort d'un enfant dont le vrai père, riche et puissant, pouvait lui en faire un bien meilleur? N'était-il pas de mon devoir d'essayer au moins de le lui assurer? Je commençai plusieurs lettres sans être content d'aucune; j'étais ou trop fier pour le toucher, ou trop doux pour sa conscience et la mienne. J'en étais à mon cinquième ou sixième essai, quand mon hôtesse rentra avec une femme qui consentait à nourrir l'enfant chez elle. Je lui promis le prix qu'elle demandait; je lui payai les trois premiers mois d'avance, ainsi qu'elle l'exigea. Elle emporta

l'enfant, qui, tranquille jusqu'alors, commençait à pleurer, et je me retirai dans ma chambre pour achever ma pénible lettre à un homme que je méprisais, et dont j'attendais bien peu de choses. Cette occupation, et l'image de la pauvre Louise, et la cruelle tâche d'apprendre sa mort à Ernest, éloignèrent le sommeil; j'entendis assez de mouvement dans la maison : le mari de mon hôtesse était boulanger et cuisait souvent son pain dans la nuit ; je n'en cherchai pas d'autre cause, et m'en occupai peu. Cependant, sur le matin, croyant entendre des gémissemens, je descendis, et je trouvai encore une scène de mort, moins touchante que la première, mais qui me fit aussi beaucoup de peine. La boulangère, que j'avais laissée la veille

en bon état, avait été frappée d'une attaque soudaine d'apoplexie et venait d'expirer. Elle n'avait point d'enfant, et son mari, plus jeune qu'elle, la pleurait pour la forme dans le premier moment; mais moi je regrettais sincérement une femme dont je n'avais qu'à me louer : sa mort, d'ailleurs, me jetait dans un singulier embarras. J'avais négligé la veille de lui demander le nom de la nourrice à qui nous avions remis l'enfant de Louise : le mari ne put me donner aucun renseignement; occupé de son four, il n'avait vu, ni l'enfant, ni la nourrice, et ne savait pas de quoi je lui parlais : je pensais ensuite que cette femme reviendrait bientôt elle-même donner des nouvelles de son nourrisson. Je remontai chez moi, et, fatigué de tant d'émotions diverses,

j'essayai de trouver un peu de sommeil, et je me couchai. Je dormais encore vers les huit ou neuf heures du matin, lorsque je fus réveillé par un coup violent à ma porte; je vais ouvrir, et je vois deux exempts qui venaient m'arrêter de la part du gouvernement. Extrêmement surpris, je demande ce qui peut m'attirer ce traitement. On me répond durement que je dois le savoir, que ce n'est pas leur affaire, et qu'ils exécutent les ordres qu'ils ont reçus.

Je suppose, dis-je, que je dois être confronté avec Ernest Schmitt? — Point de réponse. Pendant que je m'habillais, on mit les scellés sur mon bureau et on empaqueta sous cachet les papiers épars sur ma table; c'étaient mes divers essais et commencemens de lettres au baron de

Léneck. Quand je fus habillé, nous descendîmes; une voiture était à ma porte; nous y entrâmes, et, à ma grande surprise, elle s'arrêta, non point, comme je l'avais cru, devant la maison d'arrêt des étudians où était encore Ernest, mais dans les prisons de la ville, où je fus enfermé dans une petite chambre grillée, et sans autres meubles qu'un mauvais lit de sangles, une chaise et une table. Je fus, suivant l'usage, fouillé et dépouillé de tout ce que j'avais dans mes poches, puis on me laissa réfléchir tristement à mon sort.

Au bout de quelques heures on vint me chercher, et je fus conduit devant mes juges. Après les questions d'usage on me lut mon acte d'accusation au nom de Michel Werner, pasteur de l'église de

Lubélin ; il portait « que j'avais favo-
» risé l'évasion de sa fille de la mai-
» son paternelle, comme l'indiquait
» le témoignage de plusieurs paysans,
» qui m'avaient vu roder dans le
» village et autour de l'église les jours
» précédens, et la veille même de
» cette fuite ; que, pour plus grande
» preuve, lui-même m'avait trouvé
» dans une chaumière écartée, où
» sans doute je l'avais conduite, assis
» près d'elle sur le lit où elle venait
» d'expirer, tenant dans mes bras son
» enfant nouveau-né, dont j'avais
» avoué être le père, et que j'avais
» emporté de ladite chaumière, sans
» qu'on sût ce qu'il était devenu. Le
» médecin avait signé comme témoin,
» etc. etc. etc. »

On me demanda ce que j'avais à
répondre : je convins de la vérité des

faits énoncés, à la complicité de la fuite près, que j'avais ignorée, et je fis le récit que vous venez de lire.

Quels étaient, me demanda-t-on, mes preuves et mes témoins ?

Je n'en avais d'autres que Marthe et sa famille, dont j'ignorais même le nom, et je ne pouvais guère indiquer précisément la chaumière, où je n'avais été que la nuit. Mes réponses parurent vagues, incomplettes et peu satisfaisantes.

Après ce premier interrogatoire je fus renvoyé dans ma prison. Dans un second je fus sommé de reproduire l'enfant que j'avais enlevé, ou de dire où il était : c'était ce que je craignais, car il me fut impossible de répondre. J'alléguai la mort subite de mon hôtesse, et mon ignorance du nom de la nour-

rice ; je suppliai qu'on fit des perquisitions pour la découvrir, je donnai son signalement aussi bien que je le pus, l'ayant assez peu regardée. Au bout de quelques jours, on me dit que tout était inutile, qu'on n'avait rien découvert, et que mon affaire prenait une tournure criminelle, que j'étais accusé de la mort de la mère, et de la disparution de l'enfant; et en effet je fus resserré plus étroitement. Je demandai qu'on entendit Marthe et ses parens; la première était, me dit-on, au service de M. Werner, chez qui elle était rentrée, et ne pouvait témoigner contre son maître: les deux vieillards ne savaient rien; ils déclarèrent que le *père de l'enfant* était venu chez eux une heure avant la mort de la pauvre malade, et

qu'il avait adouci ses derniers momens. Du moins leur témoignage, qui ne varia jamais, semblait prouver que j'étais innocent de la fuite et de la mort de Louise ; mais je restais chargé en entier de l'accusation de paternité, et d'avoir enlevé et fait disparaître l'enfant. Pour dernière ressource je demandai à parler au baron : je me rappelai que, lors de l'affaire du duel, la vérité lui avait imposé, et lui avait fait rectifier les accusations ; j'espérai cette fois encore toucher son cœur. On me répondit que les fragmens de lettres, de styles différens, trouvés chez moi, indiquaient si positivement un dessein formé de l'impliquer dans une affaire, dont il était complètement innocent, qu'il ne me serait pas permis de lui parler, quad même la chose serait

possible, mais qu'elle ne l'était plus, vû qu'il avait quitté Jéna dès que sa blessure lui avait permis de partir, et qu'on ignorait où il était actuellement. J'avais déjà cent fois demandé de voir mon cher Ernest sans qu'on eût même daigné me répondre : j'insistai encore, et je demandai, du moins, qu'il fût interrogé sur ses anciennes relations avec Louise Werner. Jugez de ma surprise et de ma douleur, quand j'appris alors, que, gardé assez négligemment, depuis que l'accusation portait sur moi, il avait rompu ses arrêts et s'était échappé sans qu'on sût ce qu'il était devenu. O Dieu! m'écriai-je, Ernest, l'ingrat Ernest m'abandonne, ce dernier malheur m'était réservé! Oh, comme alors j'avais l'humanité entière en horreur! comme je mé-

prisais et les faux jugemens, et les fausses amitiés! Mais celle de mon bon Ernest revint bientôt consoler mon cœur. . . . .

J'étais un jour, en présence de mes juges, las d'entendre taxer de fausseté la vérité la plus pure, détestant jusqu'à la vertu même qui m'avait plongé dans cet abîme, désirant de perdre la vie puisque j'avais perdu l'honneur ; j'étais décidé à ne plus rien faire pour la sauver, je gardai le silence le plus obstiné aux questions qu'on me répétait encore. Enfin, fatigué de les entendre, je m'écriai, « j'avoue tout, faites de moi ce que » vous voudrez ; » lorsqu'à la porte de la salle du jugement on entendit une voix qui m'était bien connue, qui demandait d'entrer, et les cris d'un enfant.... C'était lui, c'était

Ernest suivi de la nourrice que je reconnus à l'instant même. Ernest prit l'enfant dans ses bras, et s'avançant devant les juges : « La voilà, s'écria-t-il, la fille de la malheureuse Louise Werner et la mienne ! Qui ne sait combien j'ai long-tems aimé Louise ? Cet enfant m'appartient, je le déclare et je rougis de l'avoir désavoué un instant ; une erreur funeste m'égarait : grâces te soient rendues, ami trop généreux, qui m'as conservé ce qui me reste de Louise, et qui as failli d'en être la victime ! je l'ai retrouvée, ma fille, et je viens à la fois justifier Frédérich et Louise. Elle est morte innocente, car elle était mon épouse ; sa mère me l'avait donnée ; une injuste jalousie m'a égaré, j'ai douté d'elle un instant, et j'en suis trop puni ; elle n'existe

plus, et combien Frédérich n'a-t-il pas souffert pour moi, qui suis le vrai coupable! » Il était animé d'un tel feu en prononçant ces paroles, il regardait l'enfant de Louise avec tant de tendresse, que j'étais sur le point de le croire, moi qui savais si bien ce qui en était; comment les juges en auraient-ils douté? Ils dirent cependant qu'il fallait constater que ce n'était point un enfant supposé; en conséquence la nourrice et lui furent mis en sûreté; Ernest obtint d'être dans la même chambre que moi. Il me raconta qu'instruit de la cause de ma détention, il avait résolu de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé cette nourrice inconnue, et cet enfant qui l'intéressait alors doublement. Après avoir parcouru vainement toutes les mai-

sons du peuple à Jéna, il avait fait des perquisitions dans tous les environs, ne laissant pas une demeure sans la visiter et sans prendre des renseignemens. Enfin, au moment où il commençait à désespérer du succès, il découvrit ce qu'il cherchait dans un petit hameau situé à deux ou trois lieues de Jéna. Cette paysanne, très-pauvre, était venue à la ville chercher un enfant à nourrir; elle avait par hasard acheté du pain en arrivant chez mon hôtesse, et lui avait dit son désir et sa demeure; celle-ci s'en était rappelée quand je lui remis mon enfant; elle alla la chercher; la paysanne, contente d'avoir remplit son but, l'emporta dans son village, où elle attendait que les trois mois fussent écoulés avant de revenir. Elle consentit à

suivre Ernest, qui s'était décidé à adopter l'enfant de sa Louise, malgré l'horreur qu'il avait pour le père. Je le confirmai dans cette idée en lui racontant la scène si touchante de la mort de Louise. Mais combien sa rage augmenta contre celui qui l'avait conduite au tombeau ! s'il eût encore été à Jéna, rien n'aurait pu prévenir un second duel plus meurtrier que le premier, et mille fois il répéta le serment, que, si jamais il le rencontrait, il vengerait sur lui le déshonneur et la mort de Louise.

Quand ces transports étaient un peu calmés, heureux de nous être retrouvés, nous formions encore des plans de bonheur pour notre avenir : « Je jouirai du tien, me disait Ernest, puisque je n'en puis plus espérer. » L'enfant de Louise,

ta fille adoptive, t'attachera encore à la vie, lui répondis-je; Pauline l'élèvera, et l'enfant, élevé par Pauline, n'aura plus rien qui te retrace son père. — Insensés! après tant d'injustices, nous osions encore nous reposer sur notre innocence et parler de bonheur! fatale présomption dont nous fûmes trop tôt punis!

De jour en jour nous attendions notre liberté et notre justification complète, et toujours elle était retardée. Enfin, notre jugement fut prononcé, et je frémis encore de ce qu'il nous fit éprouver. O dieu! pourquoi des hommes ont-ils le tyrannique pouvoir de flétrir l'innocent, de déshonorer leurs frères? Pourquoi existe-t-il d'autres juges que Dieu lui-même et la conscience?

Appelés devant des juges iniques ou égarés, il nous fallut entendre « qu'Ernest Schmitt et Frédérich » Buchmann, perturbateurs du re- » pos public, calomniateurs, duel- » listes, convaincus d'avoir été la » cause, si ce n'est l'instrument de » la mort prématurée d'une jeune » fille victime de leurs séductions, et » Frédérich Buchman, plus coupable » encore, ayant cherché à soustraire » l'enfant de cette infortunée, ils » auraient dû être condamnés tous » les deux, comme complices, à » perdre la vie, mais qu'en faveur » de leur jeunesse, de leur déten- » tion, et de ce que ledit enfant » avait été retrouvé, on bornait leur » punition au bannissement éternel » de l'université de Jéna et de son » territoire », sous peine de mort

» s'ils y reparaissaient; on nous con-
» damnait à être rayés ignominieu-
» sement de la matricule de l'uni-
» versité, et conduits sous sûre garde
» au-delà des frontières. L'enfant,
» dont on n'avait pu découvrir lequel
» des deux était le père, était ad-
» jugé à son grand-père, le pasteur
» Werner, à sa réquisition, pour
» remplacer la fille chérie, que les
» deux libertins, ci-dessus nommés,
» lui avaient enlevée. »

Mon père! c'est votre fils, c'est l'époux de Pauline, c'est le jeune homme qui n'avait à se reprocher que trop de vertu peut-être, c'est lui que des hommes ont osé traiter ainsi! L'indignation lia notre langue, qu'eussions-nous dit? on voulait nous perdre, et on n'y a que trop réussi. La sentence fut exécutée à

la rigueur; en vain Ernest se déclara le père de l'enfant, et le demanda; en vain je réclamai mes droits de tuteur donnés par une mère mourante; tout fut inutile. Nous avons présumé que l'avare pasteur, instruit par Marthe, du véritable père, avait espéré que ce serait un moyen de tirer de l'argent de lui. Il nous fallut partir sans revoir cet enfant qui nous avait coûté si cher, et auquel nous nous intéressions tant tous les deux; nous partîmes au désespoir. Ernest n'avait point de parens et plus d'amante. Mais moi, ô Dieu! devenu indigne de tout ce que j'aimais au monde, déchu de toutes mes espérances, irais-je leur présenter ce fils, cet époux déshonoré par une sentence, injuste il est vrai, mais qui n'en a pas moins été prononcée? Non,

dis-je à mon ami, toi seul me restes, toi qui connais mon innocence, toi victime aussi du jugement des hommes; fuyons-les à jamais, ces hommes injustes et cruels; fuyons des parens que je ferais rougir, l'amante à qui je n'ose plus offrir ma main ni mon nom, et soyons tout l'un pour l'autre.

Ernest pensait comme moi, un sombre désespoir s'était emparé de notre ame; l'affreuse injustice dont nous étions les victimes, m'avait révolté contre l'humanité entière; ma raison était égarée au point que je repoussais même le désir de vous écrire et de me justifier à vos yeux. Plusieurs lettres que je vous avais adressées de ma prison étaient restées sans réponse. Si, me jugeant sur les apparences, vous refusiez de croire à mon innocence, combien

ne serais-je pas encore plus malheureux, et, si vous en étiez persuadé, j'avais alors une autre crainte ; je vous connaissais assez, mon père, pour être sûr que vous auriez employé et votre vie, et le peu de fortune que vous possédez, à faire révoquer le jugement inique qui déshonorait votre fils, sans pouvoir y parvenir ; je frémis à cette pensée, et laissai à votre cœur paternel le soin de plaider ma cause et de vous dire que je n'étais pas si coupable ; je renonçai à vous en donner une certitude qui vous aurait entraîné dans le malheur qui me poursuivait, mais je ne pus m'éloigner à jamais de vous, sans revoir au moins une fois les lieux chéris de ma naissance, Ernest m'accompagna jusqu'à Ruppelbruck. Appuyé sur la barrière de

votre jardin, j'osai invoquer le ciel pour vous, et vous envoyer de cette place un éternel adieu ; je vis aussi de loin la demeure de ma Pauline ; je lui écrivis pour la dernière fois ; j'eus la force de lui demander de m'oublier, et de lui laisser penser que je le méritais. Enfin, n'ayant plus rien à perdre, plus rien à espérer, et ne désirant que la mort, je m'éloignai avec Ernest des lieux où je laissais des êtres si chéris et si malheureux.

Je me suis trop étendu, peut-être, sur les circonstances qui m'ont entraîné pas à pas dans l'abîme; j'ai voulu ne vous rien laisser ignorer. Il est écoulé, ce tems orageux, sans doute, mais bien moins que celui qui va le suivre; il faut que je recueille toutes mes forces pour me

le retracer. Mon père, rassemblez les vôtres pour me lire, alors votre fils n'existera plus, ou sera digne de vous.

Le pasteur Buchman avait lu jusques-là, non sans s'interrompre souvent; il passa le cahier à son ami Halder et couvrit de sa main son visage inondé de larmes. Halder recommença ainsi :

Ernest aurait voulu fuir aux extrémités de la terre, et vivre au milieu des sauvages; je comprenais et je partageais ce désir, et cependant, quoique je fusse bien décidé à ne revoir ni mes parens, ni Pauline, mon cœur frémissait à l'idée de mettre les mers entre nous, et de renoncer à savoir même s'ils existaient encore. Cependant je cédai au désir de mon ami, et nous gagnâmes

un port de mer, avec l'espoir d'y trouver un vaisseau prêt à faire voile vers quelque contrée éloignée. Il s'en trouva un, en effet, qui allait aux grandes Indes; mais nous n'avions ni l'un ni l'autre assez d'argent pour payer notre traversée comme simples passagers, et l'équipage étant complet, nous ne pûmes y trouver de service dans aucun genre, n'ayant aucune recommandation. Vous comprenez que notre premier soin avait été de changer nos noms; Ernest prit celui de *Thom Leider*, et moi celui de *Wilhelm Rácher*. Forcés de renoncer à notre projet maritime et ne sachant quelle détermination prendre, nous errions tristement sur le rivage en disant beaucoup de mal, et des hommes et de la vie, et regardant avec douleur le bâtiment qui

s'éloignait du port, lorsque nous fûmes abordés par un homme en surtout d'uniforme, avec un grand sabre traînant; sa taille était haute et vigoureuse, ses traits prononcés. « Vous regrettez, nous dit-il, de » n'avoir pu trouver du service sur » mer; croyez-moi, celui de la terre » ferme vaut mieux; il est plus facile » de se défendre des hommes que » des requins. » Je secouai la tête. Les uns valent bien les autres, murmura Ernest; et à tout prendre, je crois que les requins valent mieux.

Vous n'aimez pas trop vos frères les humains, jeune homme, à ce qu'il paraît. Voulez-vous leur faire la guerre et trouver l'occasion d'en diminuer le nombre? Je vous en offre les moyens; prenez du service dans mon corps; mon capitaine,

brave comme son épée, vous paiera bien; et si vous êtes de bonne volonté, s'il est content de vous, vous ferez bientôt votre chemin. Nous vîmes que nous avions à faire à un recruteur; il nous nomma le régiment où il servait, et nous dit que, puisque nous avions tant d'envie de nous embarquer, il y avait toute apparence que ce régiment serait du nombre de ceux qu'on devait envoyer en Amérique. Ce fut ce qui nous décida à accepter; Ernest voyait déjà en perspective les montagnes bleues et la vie sauvage; et moi je voyais une mort prochaine peut-être, plus glorieuse que le suicide.

D'après notre demande, le recruteur nous paya notre engagement, nous donna la cocarde, inscrivit nos noms, et nous dit que nous irions

incessamment rejoindre le corps dans un quartier, qu'il nous désigna, assez éloigné de mon pays natal pour ne pas craindre d'être reconnus. Nous le vîmes peu pendant les deux jours qui précédèrent notre départ, il était fort occupé; il amena encore quelques recrues, et nous dit que nous en trouverions d'autres sur la route. Nous partîmes nos havresacs sur le dos, un sabre en bandoulière et un fusil sur l'épaule; notre sergent nous avait fourni ces armes. « Il est très-possible, nous avait-il dit, que nous trouvions à nous en servir sur la route; elle est infectée de brigands déguisés en maréchaussées, et si nous étions attaqués, j'espère que nous saurons nous défendre. » Nous fûmes joints sur le chemin par plusieurs individus de sa connaissance,

auxquels il nous présentait comme de nouveaux camarades; leurs mines, ou basses, ou farouches, et leurs propos plus que grossiers, nous révoltaient, mais nous devions savoir qu'en prenant le métier de soldat, nous ne vivrions pas avec des gens doux et polis, et nous nous promîmes, hors du service, de vivre très-peu avec eux, et de nous suffire l'un à l'autre. Déjà nous commençâmes à ne point nous lier de propos et à marcher ensemble, tantôt en avant, tantôt en arrière de notre petite troupe, qui allait fort à la débandade, par petits pelotons de trois ou quatre hommes au plus.

Comme notre sergent l'avait craint, sur la lisière d'un bois où nous allions entrer, nous aperçûmes quelques hommes à cheval qui avaient l'air de-

nous observer et de vouloir nous attaquer. Le sergent nous fit faire halte. Voilà, dit-il, ou je me trompe fort, les brigands dont on m'a parlé; peut-être sont-ils en plus grand nombre que nous, je pense qu'il vaut mieux les éviter. Tournant rapidement à gauche, il nous fit descendre un ravin qui tournait la forêt, et qui était presqu'impraticable; lorsque nous fûmes au bas, nous remontâmes un chemin étroit et tortueux qui nous ramena dans la forêt, mais du côté opposé à celui où nous avions vu les prétendus brigands. Ne croyez-vous pas, dis-je au sergent, qu'il y aurait eu moins de risques à courir en restant sur la grande route, qu'en nous enfonçant dans un bois épais, retraite ordinaire de ceux que vous voulez éviter? Il fronça le sourcil. — Aucun

peur? me dit-il en mettant la main sur son sabre, je t'en guérirai bientôt, point de poltron parmi nous. — Voyons lequel de nous deux l'est le plus, lui répondis-je en sortant le mien du fourreau, et m'avançant d'un air si déterminé que je le fis reculer. Bien, camarade, me dit-il en me tendant la main, c'est ainsi que je te veux; il rit, et nous continuâmes notre étrange route au milieu d'une forêt inextricable, où nous bivaquions toutes les nuits : le sergent nous avait fait prendre des provisions de vin et de pain au dernier gîte, et nous disait que nous touchions au terme de notre voyage.

Cependant nous ne sortions point de cette immense forêt, et nous n'apercevions aucune trace de demeure habitée; au-devant de nous

un massif blanc, que j'avais pris de loin pour un village, ne nous offrait plus qu'un amas de ruines tellement dégradées, qu'on pouvait à peine connaître que c'étaient celles d'un ancien monastère; cependant il y avait encore quelques pans de murs, avec des espèces de petites fenêtres de cellules qui l'indiquaient. A notre grande surprise, dès que nous fûmes à une portée de fusil des restes de cet édifice qui paraissait inhabitable, nous aperçûmes à ces fenêtres une quantité d'hommes; le sergent poussa un espèce de cri; on lui répondit de même, et dans l'instant une foule d'individus, diversement habillés, sortirent des ruines de tous côtés, et nous entourètent avec des cris de joie.

Nous comprîmes à l'instant même

dans quel piége nous étions tombés, et dans quel affreux service nous étions enrôlés, mais nous ne pûmes nous exprimer notre pensée que par un regard rapide. Le prétendu sergent dit quelques mots dans une langue inconnue, qui nous parut ressembler à de l'hébreu : aussitôt la troupe se forma en pelotons autour de nous, et l'on nous fit passer sous une arcade à moitié rompue, et de là sous une voûte, qui nous conduisit dans un grand espace, qui formait sans doute autrefois la cour de l'édifice; il était obstrué de pierres et de débris, au milieu desquels on voyait un singulier mélange de meubles de toute espèce, de caisses, de paquets, de voitures, de chariots, de chevaux attachés à des piquets, de vaches, de moutons,

d'armes, tout cela pêle-mêle avec des hommes, si on peut donner ce nom aux êtres extraordinaires qui se présentaient à nous, et à quelques femmes, les unes vieilles et hideuses, d'autres assez jolies, mais défigurées par leur étrange costume. Au milieu de tout cela s'avançait un homme d'une taille très-haute, et qui n'était pas sans noblesse; son teint brun, ses sourcils noirs et rapprochés, deux moustaches épaisses, lui donnaient un aspect terrible. Son costume était une veste serrée de peau de buffle, lacée avec des cordons d'argent, des pantalons de même, une large ceinture rouge, dans laquelle étaient deux paires de pistolets, un couteau et un poignard, à son côté un sabre avec une poignée énorme, et il tenait à la main un

de ces bâtons, à tête de massue, qui renferment une épée. Mon capitaine, dit notre conducteur en nous présentant, voici deux jeunes gens sans aveu et de bonne volonté que je vous amène ; ils ne savaient pas, il est vrai, qu'ils entraient au service du brave capitaine Orlando, mais ils détestent tellement le genre humain, et surtout les barons et les juges, qu'ils ne seront pas fâchés de leur faire rendre gorge ; n'est-il pas vrai, camarades ? Il parla ensuite dans son jargon en me désignant particulièrement.

J'avais frémi en entendant nommer le capitaine Orlando ; c'était le chef, trop bien connu, d'une bande de brigands qui ravageaient non-seulement cette partie de l'Allemagne, mais aussi les cercles de haute et

basse Saxe et de Westphalie, et toutes les contrées adjacentes; l'immense forêt de Hartz passait pour être un de leurs repaires les plus dangereux; elle touchait, à l'une de ses extrémités, au village de Waldorf, où le père de Pauline était pasteur, et ce voisinage l'avait souvent alarmé. Suivant toute apparence, nous étions actuellement au milieu de cette forêt où nous étions entrés par le côté opposé.

Orlando nous regarda fixement, puis se tournant vers celui qui nous avait amenés: « Rodolphe, lui dit-il avec un ton courroucé, je vous avais défendu d'employer jamais la ruse pour amener des recrues; j'ai ce moyen en horreur. Offrez, à des malheureux sans asile et à qui vous croirez du courage, une retraite et

la protection du capitaine Orlando. Si vous êtes forcés de combattre, amenez-moi vivans ceux qui vous résistent; mais point de ruses, point de mensonges : vous serez quatre jours aux arrêts pour m'avoir désobéi. Rodolphe s'éloigna sans murmurer, et il entra sous les ruines, suivi de quelques autres. Messieurs, nous dit ensuite le capitaine, je suis d'autant plus fâché que mon lieutenant vous en ait imposé sur votre destination, qu'il n'y a plus à présent moyen d'en revenir; une fois entré ici, on n'en ressort plus qu'avec nous. C'est à vous de voir si vous voulez y être de bonne grâce et y prendre de l'emploi, ou bien y rester prisonniers. Je voulus répondre, il éleva la voix : « Qu'on mène ces messieurs au souterrain. Vous vous

décíderez à loisir, ajouta-t-il. » A l'instant même nous fûmes entourés, désarmés, contraints de céder à la force, et menés, à travers les ruines, dans des souterrains très-profonds et assez vastes, qui étaient la partie la mieux conservée de cet édifice : une lampe suspendue à la voûte y répandait une lumière sombre ; ils étaient partagés en différentes cellules ; on nous fit entrer dans l'une, et on nous y enferma.

Lorsqu'on nous eut laissé seuls, notre premier soin fut d'examiner si la fuite était possible, et lorsque nous fûmes convaincus qu'elle ne l'était pas, de chercher ensemble ce qu'il y aurait à faire pour nous tirer de cette situatiou. Nous avions retrouvé toute l'énergie que l'injustice et l'abattement, qui en est la

suite naturelle, nous avaient ôtée. En quittant Jéna, nous détestions également les hommes et la vie; actuellement nous aurions voulu pouvoir rendre à ces mêmes hommes le service d'anéantir les scélérats qui voulaient nous associer à eux pour leur nuire; mais que pouvions-nous faire au milieu d'une horde aussi nombreuse, aussi féroce, et sans armes? Moins consciencieux que le capitaine Orlando, nous résolûmes de feindre, puisqu'il ne nous restait aucun autre moyen d'échapper. Dès qu'on nous croirait décidés à nous enrôler dans la troupe, on nous rendrait sans doute nos armes; on nous ferait sortir pour quelque expédition, et nous étions sûrs alors de retrouver notre liberté. Quelque répugnance que nous eussions pour cette res-

source, elle était la seule, et il fallut bien l'adopter. Nous concertions nos réponses et notre conduite, lorsque quatre hommes armés entrèrent dans notre souterrain, et nous dirent que le capitaine Orlando nous demandait; nous les suivîmes, et nous fûmes introduits dans un cabinet voûté, seule pièce qui fût restée entière dans le corps du bâtiment; on y voyait encore des peintures grossières sur les murs et au plafond. Une table couverte de très-beau linge et de vaisselle plate, était servie de mets bien apprêtés; il n'y avait que trois couverts: Orlando écrivait à l'un des bouts de la table. Il se leva, nous dit de nous asseoir et de dîner avec lui; il s'assit lui-même devant l'un des couverts, après avoir posé un pistolet de cha-

que côté et son sabre sur ses genoux.

« Nous parlerons plus en liberté » le verre en main, nous dit-il. Si » vous avez été trompés à quelques » égards, il faut vous en dédom- » mager à d'autres. Votre table sera » meilleure que le pain de munition » et que la gamelle des soldats, que » vous alliez chercher, et ce vin » vous ouvrira le cœur. » Il remplit deux gobelets d'argent de vin de Tokai, et ensuite de quelques autres très-renommés, que nous aurions trouvés délicieux, si nous avions pû nous faire illusion sur la manière dont ils avaient été acquis.

Pendant le repas, le capitaine nous entretint fort agréablement, et nous sonda sur plusieurs sujets, que nous aurions cru lui être étrangers, tels que la morale, l'humanité

et même la religion ; il avait beaucoup d'esprit naturel et assez d'instruction. J'ai su fort peu de choses de son histoire, mais je ne doute pas que ce ne soit un jeune homme bien né et bien élevé, que des passions, et peut-être aussi des injustices, ont conduit dans cet abîme.

« J'ai en horreur, nous disait-il,
» cette inégalité des fortunes, qui
» fait tant de malheureux et si peu
» d'heureux ; car l'abondance exces-
» sive de l'or n'empêche pas les autres
» malheurs de la vie de vous attein-
» dre, et donne souvent plus de
» soucis que de jouissances; et l'excès
» de la pauvreté, au contraire, dé-
» nature toute existence, empêche
» de jouir de rien, éloigne ou dé-
» truit le bonheur. J'étais pauvre,

» j'aimais une fille riche ; son père
» ne voulut pas me la donner, il la
» força d'épouser un homme aussi
» riche qu'elle ; elle en mourut de
» chagrin, et je jurai sur sa tombe
» guerre éternelle aux richesses. »

Ernest soupira profondément : il y avait là quelques rapports avec son histoire, qui devaient nous émouvoir tous les deux ; nous nous regardâmes tristement.

Je parie, dit Orlando en posant rudement son verre sur la table, que vous avez aussi à vous plaindre des riches et des puissans de la terre, et que Rodolphe a bien deviné. Joignez-vous à nous pour les dépouiller, pour les punir de leur dureté, de leurs injustices, de leurs iniquités, de leur avarice, de leur libertinage ! Soyez, comme nous, les

vengeurs des opprimés, et la terreur des oppresseurs.....

Je ne vous répéterai pas, mon père, tout ce singulier entretien, dans lequel ce chef de brigands mit un art infini et un esprit profond, quoique sophistique, à nous persuader que sa profession n'avait rien d'immoral, ni de contraire aux lois de l'honneur; il prétendait que la société entière offrait un brigandage cent fois plus dangereux, parce qu'on n'était pas sur ses gardes; et en cela nous étions assez disposés à penser comme lui. L'ingratitude, la calomnie, la perfidie, la prévarication, tous ces vices si communs dans le monde, n'y font-ils pas plus de mal que nous? disait-il, on en est atteint tous les jours, à toutes les heures; on rencontre des brigands armés

peut-être une fois dans la vie ; et le vol d'une partie de votre bien peut-il être comparé à celui de votre réputation, de votre honneur, ou de la possession d'un cœur qu'on vous enlève à jamais? Et les brigands soudoyés par des rois ou des princes, dont vous vouliez faire partie, la cause qu'ils défendent au prix de leur sang et de celui de l'ennemi, est-elle toujours fondée sur l'équité?

Quoique décidés à feindre d'entrer dans ses vues, nous ne pouvions nous empêcher de réfuter ses dangereux principes, avec plus de force même que la prudence ne le permettait; mais il ne s'en fâchait point du tout, et redoublait de zèle et de sophismes pour nous convaincre. Il y avait dans ses opinions et dans son ame un tel mélange de vices

et de vertus, de raisons et d'incohérence, de justice exacte et de rapines, de sensibilité et de férocité, qu'il aurait été impossible de le définir; quelquefois il révoltait; l'instant d'après on était tenté de l'admirer: le seul point, sur lequel il ne variait jamais, était sa haine contre les riches, et cependant son extrême répugnance pour le meurtre. « Ce n'est jamais, dit-il, que pour défendre ma propre vie que j'attaque celle de quelque individu; et encore, pour l'éviter, j'ai couru souvent de grands dangers. A cet égard je suis très-mal secondé; tous les gens qui sont sous mes ordres, aiment à répandre le sang, et à faire souffrir mille tortures à ceux qu'ils dépouillent; ma présence seule peut les contenir, car ils savent qu'au pro-

mier attentat de cette espèce dont je serais le témoin, je lâcherais mon pistolet à la tête du bourreau: mais, dès que je suis absent, ils se dédommagent amplement de cette contrainte, et tourmentent leurs victimes. Mes chefs en sous-ordre sont les plus cruels, et c'est pourquoi sur-tout je voudrais vous persuader de prendre leur place. Votre physionomie, où la sensibilité s'unit au courage, me persuade que vous êtes ce qu'il me faut. Vous avez à vous plaindre des hommes; vous vous vengerez d'eux, en leur ôtant des biens dont ils font un indigne usage; mais vous les aimerez malgré leurs torts, et vous ne permettrez pas qu'on leur ôte la vie. Je dois faire un long voyage, et je redoutais à l'avance tout le mal qui se ferait en

mon absence; mais, si vous acceptez mes propositions, je pars tranquille, et les voici. Il se leva, fut prendre dans une caisse une Sainte-Bible, et la posa sur la table. « Vous me jurerez, dit-il, sur ce saint livre, auquel vous croyez sans doute, et moi aussi, tout chef de brigands que je suis, de ne pas abandonner cette forêt ni la troupe jusqu'à ce que je revienne; de la conduire dans les expéditions projetées, dont je vous remettrai les projets que j'ai là, et de veiller à ce qu'il ne se commette ni meurtre ni cruauté; car, voyez-vous, mes amis, je crois qu'il n'y a que cela qui damne, parce que c'est le seul mal sans remède: l'enfer n'est que pour les meurtriers et les cruels, et moi qui ne suis ni l'un ni l'autre, j'espère encore aller en paradis à côté

du bon brigand, et avec vous deux, si vous êtes fidèles à votre serment. De mon côté, je vous promets de vous investir de tout mon pouvoir, et lorsque j'aurai prononcé, tout se soumettra, vous n'entendrez pas même un murmure. — Pensez-y, vous êtes libre de refuser, mais vous resterez dans le souterrain, vous y serez renfermés tout le tems de mon absence, et peut-être toute votre vie. Vous serez responsables devant Dieu de tout le mal que vous auriez pu prévenir, car, je vous l'ai dit, je ne connais personne dans ma troupe à qui j'ose me fier sur ce point, quand je n'y suis pas moi-même. Je vous donne un quart-d'heure pour vous décider. Il sortit, ferma la porte à triple tour, y posa une forte garde et nous laissa réfléchir.

Jusqu'à quel point un serment exigé de cette manière, et fait à un tel homme, quoique dans les formes les plus saintes, pouvait-il nous engager ? C'est ce que nous renvoyâmes à examiner dans un autre moment, mais je vous avoue, mon père, que dans celui-là, nous ne balançâmes pas à le prononcer; sans doute il eût été plus beau d'y résister et de tout souffrir plutôt que de porter un seul instant, même en apparence, l'odieux titre de chefs de brigands. S'il n'avait été question que de mourir, peut-être en aurions-nous trouvé le courage; mais passer notre jeunesse, si ce n'est toute notre vie, dans une indigne captivité, en butte aux traitemens d'hommes si méchans et si cruels que leur chef même en était révolté; une telle

résolution était, je le crois, au-dessus de l'humanité. Et s'il était vrai qu'il nous fût possible d'empêcher des meurtres, d'épargner des souffrances, nous était-il permis de balancer et d'attacher un si grand prix à cet honneur sévère que les juges de Jéna nous avaient enlevé ? Ces pensées parcouraient rapidement notre esprit; nous gardions le silence, car aucun de nous deux n'osait articuler son consentement. Un mouvement porta mes regards sur la feuille qu'Orlando écrivait au moment de notre arrivée; c'était cette liste de leurs projets de brigandage, dont il nous avait parlé, et à la tête des maisons qu'ils voulaient piller, était la cure de Waldorf, du père de ma Pauline. « Dieu! m'écriai-je, je puis les sauver, je le puis et je balancerais un instant! »

Mon ami ne pouvait avoir d'autres sentimens que les miens ; il n'y eut plus aucune hésitation, et lorsqu'Orlando rentra, nous lui dîmes, avant même qu'il nous le demandât, que nous étions décidés pour lui. J'y mets, lui dis-je, une seule condition : Je pris la liste fatale, et posant le doigt sur le nom de *Waldorf*.— Le pasteur de ce village m'intéresse au plus haut degré ; je demande que sa demeure soit à jamais respectée ; je déclare qu'au lieu de l'attaquer, je la défendrai au péril de ma vie. J'exige la même réserve à perpétuité, pour le village et la cure de Rupelbrouck, près de C***, quoiqu'ils ne soient pas sur cette liste ; mais je demande qu'ils n'y soient jamais inscrits. Si je puis y compter,

je m'enrôle avec vous, ainsi que mon ami.

Orlando parut saisi à la fois d'un mouvement de surprise et de joie. J'entends, nous dit-il, en prenant une plume, il traça le nom de *Waldorf*, et il écrivit au bas quelques lignes. Vous pouvez être tranquilles, l'Allemagne entière serait détruite avant ces deux villages, tant que vous nous serez fidèles; lisez: « Les villages et presbytères de Waldorf et de Rupelbrouk seront à l'abri de toute invasion quelconque de ma troupe, et défendus par nous s'ils étaient menacés de quelque danger, tant que les individus qu'ils intéressent seront des nôtres; mais, en cas de trahison ou de désertion de leur part, les deux habitations ci-

dessus mentionnées seront à l'instant dévastées et incendiées. »

Signé, ORLANDO, *chef suprême des brigands de la forêt de Hartz.*

Nous venions ainsi de nous donner nous-mêmes en otage : mais, mon père, qu'eussiez-vous fait à ma place ? Déjà je m'étais condamné à ne plus vous revoir, déjà j'avais abandonné votre nom et navré votre cœur ; déjà j'avais renoncé à Pauline..... Ah ! que du moins tant d'infortunes et tant de honte servent à sauver ceux qui me sont si chers ! Que Wilhelm Râcher périsse ignoré, fût-ce sur l'échafaud, et que les Buchman et les Halder soient à jamais en sûreté !

Orlando procéda ensuite à la cérémonie du serment avec beaucoup de

solennité ; il nous fit passer dans un lieu plus vaste, où tous les principaux de la troupe se rassemblèrent : tout indiquait que cette pièce était jadis l'église du monastère. Sur une immense pierre, qui paraissait avoir été l'autel, on plaça le livre saint entre deux flambeaux, on nous fit poser les mains dessus, et prononcer tour-à-tour dans les termes les plus forts, l'engagement de ne point abandonner la troupe jusqu'au retour d'Orlando, et de la conduire dans les expéditions : il fut proclamé que la sûreté des villages de *Waldorf* et de *Rupelbrouk* reposaient sur notre fidélité à cet engagement, et le jour même où il serait rompu, ces villages entiers, à commencer par les presbytères, seraient livrés aux flammes. Orlando harangua ensuite sa

troupe, et lui dit avec une voix de tonnerre, qu'étant prêt à la quitter pour une expédition importante, il nommait à sa place, pour chef suprême, investi des mêmes pouvoirs que lui, ayant droit de vie et de mort sur le premier rebelle, Wilhelm Râcher, et pour son premier lieutenant, Thomas Leider, ici présens; ensuite il ordonna à tous ses gens de venir nous prêter serment d'obéissance. « Sans doute il m'est douloureux, dit-il en finissant, d'être obligé de choisir des étrangers pour vous commander et pour arrêter vos cruautés; mais j'en appelle à votre conscience, qu'elle vous dise s'il est un seul d'entre vous qui le mérite? »

Pas un murmure, pas une réclamation ne se fit entendre; toute la troupe passa en revue devant nous,

et nous reconnut pour leurs chefs. On leur livra ensuite un tonnelet de vin, qu'ils burent à notre santé et à leurs succès. Le reste de la journée et les suivantes furent employées à nous donner quelques détails nécessaires, à nous recommander d'apprendre le langage de la bande : c'est un mélange d'hébreu et de sclavon, et à nous montrer le trésor, les magasins d'armes, d'habillemens, de provisions, et les différentes entrées, sorties et lieux secrets des ruines qui servaient de retraite. « Je vous livre tous mes secrets, nous dit Orlando; si jamais vous en abusez, la vengeance sera terrible. » On nous lut ensuite les règles et les statuts de l'association. Il est inouï que des hommes, dont l'existence repose sur l'anéantissement de toutes les

lois sociales et morales, ayent entr'eux des principes de justice et d'équité si sévères, qu'aucun législateur n'oserait se les permettre; la moindre fraude, la plus légère infraction aux lois ou désobéissance au chef, est à l'instant punie de mort, sans autre procédure. Aucun potentat, si l'on en excepte peut-être quelques tyrans de l'Asie, ne possède un pouvoir plus illimité que le chef suprême de cette horde; jamais on n'appelle de ses volontés, jamais on ne les enfreint; il est sans exemple qu'il y ait eu de révolte ouverte, et toute trahison cachée est à l'instant découverte et punie. Mais le chef est soumis aux mêmes lois générales, et s'il essayait de s'y soustraire, s'il se réservait la moindre partie du butin au-delà de ce qui lui est dévolu, s'il livrait aux

tribunaux l'un des siens, s'il attentait à leurs femmes, à leurs maîtresses, son délit une fois prouvé, tous ont le droit de se faire justice et de lui ôter la vie. Lorsqu'on est appelé, nous dit Orlando, à conduire des gens sans mœurs et sans principes, il fallait établir ce despotisme sévère, sans quoi un chef ne l'aurait pas été un jour entier. Au moment où l'on avait fait quelque prise, elle était conduite aux ruines, et partagée, sur-le-champ, entre toute la troupe sans distinction de rang; le chef seul avait une double part; le quart de la somme était versé dans le trésor qui ne s'ouvrait que dans les cas urgens, et qui me parut considérable. Après nous avoir donné toutes ces explications, Orlando prépara son départ; il se fit précéder et suivre

par la moitié de la troupe, consistant en deux cents hommes, divisés en petits pelotons ; il nous en laissa autant, qu'il harangua encore avant de les quitter, et leur signifia qu'il regarderait et punirait, comme faite à lui-même, toute désobéissance envers nous; il me remit le sabre de commandant. « *Waldorf* et *Rupelbrouck*, me dit-il, songez que leur sort dépend de vous...... » Ici commence la fatale époque de ma vie où je fus entraîné, comme vous venez de le lire, par une fatalité sans exemple, mais s'il est vrai que j'aye été l'instrument choisi par la providence pour sauver vos jours et ceux de mes parens adoptifs, j'ai peine, je vous l'avoue, à me reprocher ce que j'ai fait. Ce n'est pas seulement la vie de tout ce que

j'aimais, que j'ai épargnée en acceptant cet odieux poste. Vous frémiriez au récit des cruautés exercées par les chefs subalternes à qui Orlando aurait été forcé de laisser le commandement, si nous l'avions refusé, c'était uniquement dans l'espoir de trouver quelqu'un dans ses principes et à qui il pût se fier, qu'il avait envoyé Rodolphe chercher des recrues. Sa troupe était alors assez forte pour se passer d'hommes; mais il lui manquait un chef pour le remplacer, et il pensait qu'il lui serait plus aisé d'en trouver un avec ses principes d'humanité dans la société, que parmi les siens. Je frisonne en pensant que si le ciel ne nous eût pas conduits là, vraisemblablement vous n'existeriez plus, et vos demeures, et celles des bons

paysans qui vous nomment aussi leur père, seraient un monceau de cendres. Sans doute, à la tête de ma troupe, j'ai répandu la terreur dans bien des familles innocentes; et je les ai privées pour un tems d'une partie des biens qu'elles possédaient, mais pas un seul individu n'a souffert la moindre insulte; autant que je l'ai pu, leurs propriétés foncières ont été respectées, et toujours le lendemain des partages, ils ont reçu, soit par une voie secrète, soit par quelqu'autre moyen, la part d'Ernest et la mienne, dont nous ne nous réservions que le strict nécessaire.

J'ose vous conjurer de me dispenser d'entrer dans le détail odieux des vexations que j'ai commises ou laissé commettre : il m'est plus doux de vous parler du mal que j'ai em-

péché, que de celui que j'ai été contraint de faire; à force de douceur, de fermeté et de courage intrépide dans les occasions dangereuses, j'étais parvenu à me faire aimer et craindre de ma troupe; aucun n'outrepassa mes ordres, et d'un seul mot j'arrêtais leur férocité. Plusieurs fois nous fûmes obligés de repousser la force armée qui venait nous poursuivre, et ce fut toujours avec succès; je sentais trop bien que si je périssais, il n'y avait plus de sûreté pour vous, pour ne pas défendre ma vie avec courage, et j'en inspirais à ma troupe.

Près d'une année se passa ainsi. Orlando revint visiter les ruines, et pour la première fois, également content du butin et de la manière dont il avait été conquis, il nous en

témoigna sa satisfaction. Je voulus alors lui persuader de se contenter de la fortune qu'il avait acquise et de cesser un métier aussi vil et aussi dangereux. « Je le voudrais, me répondit-il, mais que ferais-je d'une troupe accoutumée à ce genre de vie, et qui, n'étant plus guidée par des chefs tels que vous et moi, s'abandonnerait à toute sa férocité? Je dois, en réparation au genre humain pour tout le mal que je lui ai fait, d'empêcher le mal beaucoup plus grand qui résulterait de ma retraite. Je ne vous répondrais alors, ajouta-t-il, ni de Waldorf, ni de Rupelbrouck. »

Pendant le peu de tems qu'il resta aux ruines, il ne voulut pas reprendre le commandement en chef; il me le laissa et se contenta de diriger quelques expéditions. Il eut l'avis qu'une

caisse militaire, assez faiblement escortée, passait dans un village à quelques lieues de la forêt. On résolut de s'en emparer, et on y envoya un détachement de notre troupe commandé par Ernest ; ils réussirent et nous amenèrent leur proie. Elle nous coûtait cher ; Ernest, mon cher et brave Ernest était resté au pouvoir de l'ennemi ; il avait été entouré, et tous les efforts pour le délivrer avaient été inutiles : mais à leur tour nos gens s'étaient emparés, dans l'auberge du village, de la femme du commandant, de sa sœur, et de son fils âgé de trois ans, et ils les amenaient aux ruines, dans l'espoir qu'on pourrait s'en servir comme d'otages pour retrouver Ernest ou Thomas Leider. A la douleur bien profonde que me causait la perte de

mon ami, se joignit la plus tendre compassion pour les prisonnières. Deux femmes, jeunes et délicates, avaient été forcées de faire dix ou douze lieues à pied avec les brigands, ayant sur leur bras un enfant qu'elles portaient tour-à-tour, n'ayant jamais voulu le céder à aucun des brigands, dont le costume et les moustaches faisaient une peur horrible à cette pauvre petite créature. Elles étaient, comme on le comprend, harassées de fatigue, et cependant la terreur soutenait leur courage et les empêchait de succomber à la lassitude ou au sommeil. Cette terreur fut à son comble lorsqu'elles entrèrent dans la cour des ruines, et qu'elles se virent entourées d'une foule d'hommes bizarrement vêtus. A ce spectacle, leurs forces les abandonnèrent;

leurs genoux plièrent ; elles allaient tomber, si Orlando et moi ne les avions pas soutenues et placées sur un banc ; l'enfant dormait profondément sur le sein de sa mère, celle-ci cachait son visage sur l'épaule de sa sœur, et toutes les deux sanglotaient avec désespoir. La nuit approchait ; nous cherchâmes à les rassurer, à leur persuader d'entrer dans un lieu plus abrité ; elles regardèrent autour d'elles, et l'aspect de ces affreuses ruines et de ceux qui les habitaient, redoublait leur douleur et les faisait persister à rester où elles étaient, plutôt que d'entrer sous ces horribles voûtes à demi-brisées. Dans l'instant de leur rapide regard, j'avais reconnu, dans l'une de ces dames, une jeune personne amie intime de Pauline Halder;

la campagne qu'elle habitait était près de Jéna, et je l'avais vue quelquefois pendant les premières années de mon séjour à l'université. Sa sœur avait épousé un officier du régiment de ***, elles allaient le joindre à sa garnison, et lui mener son enfant, lorsque leur malheur les fit tomber entre les mains de nos gens.

Sans la prise d'Ernest, elles en auraient été quittes pour la perte de leurs effets. Dans tous les cas leur malheur me les aurait rendues respectables; mais combien l'amie de Pauline me devenait encore plus intéressante! Au risque d'en être aussi reconnu, je leur parlai doucement; je leur jurai si positivement qu'elles seraient respectées, que je les décidai enfin à venir prendre quelque repos et quelques alimens, mais non pas

à me confier l'enfant, dont la mère ne voulut jamais se dessaisir. Il était d'une beauté frappante, et l'amour maternel a quelque chose de si auguste, de si touchant, que les plus féroces de nos gens eurent l'air saisi de respect, et ne se permirent pas même un regard qui pût alarmer cette tendre et malheureuse mère. Il n'en fut pas de même de Clara ; c'était le nom de sa sœur, l'amie de ma Pauline; elle avait une charmante figure, et ses larmes et son effroi animaient encore une physionomie parée de toute la fleur de la jeunesse. J'entendais avec inquiétude la grossière admiration de tous nos gens, et je voyais surtout avec une peine extrême les regards enflammés du capitaine Orlando; la passion des femmes était son côté faible, et lors-

qu'elles étaient jeunes et jolies, il se les réservait ordinairement pour sa part du butin. Il força celle-ci de se mettre à table, et, malgré leurs instantes prières, il sépara les deux sœurs, s'assit à côté de la tremblante Clara, et lui tint à demi-voix mille propos tendres et galans, auxquels elle ne répondait que par ses larmes. J'étais placé près de Julie; c'était le nom de la femme du colonel : ses regards inquiets allaient de sa sœur à son enfant; il lui fut impossible de manger un morceau, mais le petit garçon qui se réveilla, mangea avec avidité ce que je lui présentai, et se familiarisa si bien avec moi, que sa mère prit à son tour un peu plus de confiance, et ne me cacha pas ses craintes mortelles de l'impression que sa sœur paraissait avoir fait sur le

chef : « Au nom de l'humanité, me dit-elle, protégez-nous; obtenez que nous ne soyons point séparées. » Clara était trop loin de moi pour me parler, mais elle me regardait sans cesse, et ce regard m'embarrassait parce que je tremblais d'être reconnu d'elle. Je fis mon possible pour rassurer Julie; je lui jurai que je perdrais la vie avant qu'il leur fût fait la moindre insulte; je promis qu'elle resterait avec sa sœur, et que je veillerais moi-même à leur porte. Dans ce moment, soit par hasard, soit que l'enfant, qui paraissait avoir une intelligence au-dessus de son âge, comprît que je consolais sa mère, il se jeta dans mes bras, pressa mon visage de ses deux petites mains, et m'appela son bon ami : j'en fus attendri jusqu'aux larmes, et je lui rendis ses

caresses. — L'innocence vous donne le titre d'ami, me dit la mère, méritez-le. Mon parti était pris, je me levai de table, et m'approchant du capitaine qui avait saisi de force la main de Clara à demi-évanouie de terreur : « Capitaine, lui dis-je, venez, laissons ces dames prendre quelques instans de repos. » On avait servi le souper dans le cabinet voûté où se trouvait le lit de camp d'Orlando : « C'est ici ma chambre, me répondit-il vivement, je l'offre à mademoiselle ; tu peux conduire sa sœur et l'enfant dans la tienne, si tu veux. » A l'instant même je tirai de son fourreau mon sabre de commandant, et je le levai au-dessus de ma tête ; c'était la manière dont on intimait les ordres irrévocables. « Orlando, lui dis-je d'une voix ferme,

vous oubliez que je suis ici le seul maître : obéissez à votre chef; je vous ordonne de sortir à l'instant de cette chambre, et de respecter l'innocence. » Orlando pâlit de rage, et je lisais dans son regard son désir ardent de me résister ; mais il dut voir dans le mien que j'étais décidé et qu'il y allait de sa vie. Ceux qui avaient été de l'expédition mangeaient avec nous. Obéissance au chef Wilhelm ! s'écrièrent-ils tous ensemble en sortant ; le même cri fut répété par ceux qui étaient restés en dehors, et enfin par Orlando lui-même, qui laissa la main de Clara et me suivit hors du cabinet. Soyez tranquilles, dis-je aux prisonnières, cette porte ne s'ouvrira plus. Je la fermai à double tour ; je gardai la clé, j'établis au-devant une garde,

et je suivis Orlando qui se promenait dans la cour, avec une extrême agitation et prononçait quelques mots d'une voix étouffée. « Demain, demain, disait-il,.... je serai le seul chef ici.... Il faut qu'elle soit à moi.... il le faut.... dussé-je... Malheur à qui osera me résister!... » Ces mots entrecoupés et suivis d'un silence plus effrayant encore, mé firent frémir. Que je compris bien alors à quel point la violence de ses passions avait pu l'égarer, et jusqu'où elles pouvaient l'entraîner ! mais, résolu de sauver à tout prix l'amie de Pauline, je sentis aussi que je n'avais pas un seul instant à perdre, et je me décidai à ramener les deux sœurs, cette nuit même, à l'auberge où on les avait enlevées, et à y traiter de la rançon d'Ernest : j'étais encore chef

suprême et tout devait m'obéir ; le lendemain, peut-être, il ne serait plus temps.

Je rentrai dans les ruines, et je fus à la porte du cabinet ; avant de l'ouvrir, j'avertis les prisonnières que c'était l'ami du petit Auguste (nom de l'enfant) qui voulait leur parler. Après beaucoup d'hésitation, après m'avoir fait répéter que j'étais seul et sans intention hostile, j'entendis un grand bruit ; je compris que les infortunées, n'osant se fier à ma parole, avaient traîné contre la porte, qui s'ouvrait en dedans, le lit, la table et tous les meubles de la chambre : faible ressource, qui pouvait au plus les garantir quelques minutes ! Le bruit cessa, et j'entrai. O mon père, quel spectacle ! ces deux femmes à genoux, un couteau à la main,

Dans notre trouble on avait laissé sur la table ceux du souper, elles s'en étaient emparées et paraissaient décidées à s'ôter la vie à la moindre entreprise : l'enfant était endormi sur le lit, et la tranquillité de son sommeil, les belles couleurs de ses joues, offraient un singulier contraste avec le trouble et la pâleur mortelle de sa mère et de sa tante. Elles me regardèrent avec effroi, et parurent se rassurer en me voyant seul. « Pourquoi revenez-vous ? me dit Julie. Si c'est avec des intentions coupables, commencez par tuer cet enfant ; je n'en ai pas le courage, et, résolue à mourir, je veux qu'il meure aussi, plutôt que de rester avec vous. » En disant cela tous ses traits avaient une expression d'égarement et de douleur que je ne puis rendre. Je suis bien

malheureux et bien puni, lui dis-je, si je n'ai pu vous inspirer quelque confiance. Votre enfant ne m'aura pas en vain appelé son ami; je viens pour vous sauver et vous rendre à votre époux; il n'y a pas un moment à perdre. Elles me regardèrent avec inquiétude, comme craignant quelque piége. Fiez-vous à moi, leur dis-je encore, je ne suis ni méchant ni trompeur. Et cependant vous êtes leur chef? me dit Julie. Clara me regardait toujours; votre physionomie me rassure, dit-elle, vous ressemblez si étonnamment à quelqu'un que j'aimais beaucoup, que je suis tentée de croire.... Mais non, cela n'est pas possible; le chef des brigands de la forêt ne peut pas être Frédérich Buchman.... Ce n'est pas ainsi qu'ils vous ont nommé, ...

Je ne sais ce que vous voulez dire, lui répondis-je, en cherchant à cacher mon trouble, ni de qui vous me parlez; mais nous perdons un tems précieux. Venez; partons; quelques heures encore et je ne pourrai plus vous sauver.

Julie prit son enfant dans ses bras et l'enveloppa dans un de ses vêtemens. Pendant ce tems-là j'écrivis à Orlando ces deux lignes, que je laissai sur la table.

« J'emmène les prisonnières : j'é-
» pargne un crime et un remords de
» plus au vaillant Orlando. Demain,
» j'en fais le serment, il me reverra,
» et pourra me remercier ou me
» punir. »

Je fis passer mes deux compagnes par une issue secrète des ruines qui n'était connue que de moi seul et

d'Ernest ; nous l'avions découverte depuis peu, et je ne l'avais pas encore montrée à Orlando. Je craignis que les forces épuisées des deux femmes ne leur permissent pas de faire encore une fois à pied le long trajet qu'elles avaient déjà fait si péniblement, et je n'avais pas osé faire atteler une chaise, dont le bruit nous aurait décelé. Mais que ne peuvent la crainte et l'espoir ? elles me rassurèrent et se mirent en route avec courage. J'avais pris avec moi un homme dont j'étais sûr, qui me servait de domestique ; elles consentirent à lui remettre l'enfant et à s'appuyer sur moi. Julie avait repris sa tranquillité et sa confiance, elle m'exprimait sa reconnaissance et sa joie d'être bientôt réunie à un époux adoré ; je la partageais, mais non pas au point

d'oublier mon cher Ernest. Arrivés à l'auberge, d'où on les avait enlevées, et qui n'était qu'à deux à trois lieues du bourg où le mari de Julie avait son quartier, et où l'on devait avoir conduit Ernest, je proposai que Julie y allât seule avec mon domestique, et les personnes qu'elle voudrait prendre au village pour l'escorter, et qu'elle me laissât son fils et sa sœur pour otages d'Ernest; lorsqu'elle aurait obtenu la liberté de mon ami, il viendrait me joindre dans cette auberge, et je remettrais mes prisonniers à son conducteur.

J'avais plusieurs motifs pour cet arrangement, auquel je tins avec force, malgré les supplications de Julie, de ne pas la séparer de son fils et de sa sœur, et de les accompagner chez son mari, qui me ren-

drait mon ami au moment même ; ou plutôt, me disait-elle avec feu, vous resterez tous les deux avec nous, vous abandonnerez votre horrible demeure de la forêt ; vous êtes si digne, M. Wilhelm, de devenir un honnête homme ! — Oh ! combien j'étais de moitié dans ce désir ! mais je m'étais engagé par serment à retourner auprès d'Orlando, et j'étais trop sûr que si je ne revenais pas, il se vengerait sur vous de ma désertion et de l'enlèvement de Clara. Je résistai donc à leurs touchantes prières, et voici quels étaient mes autres motifs. En allant moi-même avec elles, je courais le double risque, ou d'être reconnu comme Frédérich Buchman, ou d'être arrêté comme Wilhelm Râcher, et retenu avec Ernest ; j'étais sûr au contraire

que l'officier me le rendrait contre son fils et sa belle-sœur, et la suite prouva que je ne m'étais pas trompé. Je désirais, de plus, d'être seul quelques heures avec Clara; j'exigeai donc le départ de Julie; il fallut bien céder. Je lui procurai une chaise de poste, dans laquelle Ernest devait revenir : elle embrassa mille fois son fils, le posa sur les genoux de sa sœur, et ne pouvait s'en arracher; je la mis presque de force dans la chaise, et je rentrai auprès de Clara. Ne me laisserez-vous pas seule? me dit-elle, cet enfant et moi nous avons besoin de repos. Le petit garçon dormait sur un sopha où elle était assise, je me plaçai à côté d'elle. Pourquoi me renvoyer, Clara? Vous disiez que je ressemble à quelqu'un que vous aimiez, à Frédérich Buchman,

n'est-ce pas? Je ne sais si mon regard, ou mon son de voix plus radouci, me trahirent; elle jeta un cri : Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est bien lui ! vous êtes Frédérich Buchman.... Oh ! ma pauvre Pauline ! voilà donc celui que tu as tant aimé, et qui te coûte la vie, un chef de brigands !... ô Dieu !

Je tombai à ses pieds dans un état d'anéantissement et de désespoir ; suffoqué par mes sanglots, à peine pouvais-je parler : Clara, m'écriai-je enfin, ayez pitié de celui que vous appeliez autrefois votre ami, et qui vient de vous prouver qu'il ne l'a pas oublié; accablez le coupable Fritz, parlez-lui de sa Pauline toujours adorée. Je lui coûte la vie, dites-vous ? répétez-le encore, et que je meure à vos pieds de honte et de douleur !

Clara était très-émue, son premier mouvement avait été de me repousser; mais j'étais son sauveur, et si malheureux! La reconnaissance et la pitié l'emportèrent; ses larmes coulèrent aussi en abondance, elle me tendit la main pour me relever et me fit asseoir près d'elle : Malheureux Fritz! me dit-elle, nous l'avons perdue pour jamais! elle existe encore, mais ce n'est plus qu'une ombre, qui va s'évanouir d'un instant à l'autre; peut-être qu'au moment où je vous parle, son ame s'est déjà envolée dans sa véritable patrie. Je l'ai quittée, il y a quinze jours, son médecin l'avait abandonnée; elle prit un éternel congé de moi, et il lui tardait d'expirer. « Que fais-je plus long-tems, me » disait-elle, dans un monde où

» Fritz m'a délaissée, où il m'a été » infidèle ? » Et je vous l'avoue, Monsieur, me dit Clara avec un ton sévère, celui de tous vos égaremens que je vous pardonne le moins, est cette intrigue cachée avec Louise Werner ! Vous, vous ! l'amant, l'époux de Pauline ! Non, c'est aussi trop odieux.

Je vous épargne, mon père, ainsi qu'aux Halder, s'ils lisent cet écrit, la suite d'un entretien qui déchirerait votre cœur. J'appris tout ce que mon angélique Pauline avait souffert et caché, et certainement elle fut bien vengée. Mon désespoir ne connaissait aucune borne ; il fut au point que Clara me dit, pour me calmer, que peut-être elle s'était trop alarmée, et qu'à l'âge de Pauline il y avait toujours

des ressources. Alors je passai à l'excès contraire, je la vis rendue à la vie et à ses parens. Je n'osé plus, disais-je, prétendre à la revotr, mais qu'elle sache du moins que jamais je ne lui fus infidèle, et si mon affreuse destinée lui est connue, qu'elle sache aussi comment je fus entraîné par l'espoir de la garantir du danger; que du moins je n'emporte pas au tombeau la haine et le mépris de Pauline! Clara me le promit d'autant plus volontiers, qu'elle s'accusa de lui avoir appris ma prétendue intrigue avec Louise Werner. Trompée par les apparences et par mon jugement, elle m'avait cru coupable, et elle avait voulu détacher de moi son amie. Je n'y ai pas réussi, me dit-elle, et déjà plus d'une fois je me suis reproché

ce zèle indiscret, qui l'a peut-être conduite au tombeau. Nous pleurions encore, quand la chaise de poste revint ; Ernest était dedans et fut bientôt dans mes bras ; il m'apportait ce billet du mari de Julie. « Je » manque peut-être à mes devoirs » de citoyen et d'officier, en re- » lâchant Thomas Leider, et en ne » m'emparant pas de Wilhelm Râ- » cher ; mais je remplis ceux d'époux » et de père, qui me sont plus sacrés » encore, en montrant ma recon- » naissance au sauveur de ma femme, » de mon fils et de ma sœur. Je lui » renvoie son ami ; puissent-ils tous » les deux faire à l'avenir un meilleur » usage de leur liberté, de leur vie, » de leur courage, et des vertus avec » lesquelles ils pourraient honorer » tout autre état ! »

Ernest était accompagné d'un bas-officier, à qui je remis Clara et l'enfant; la première me jura d'écrire le soir même à Pauline et de me garder un secret absolu, et nous nous séparâmes. Je repartis à l'instant même avec Ernest à qui je confiai mon projet; je voulais faire un détour de quelques lieues, traverser Waldorf, et tâcher de revoir ma Pauline, de me justifier, ou du moins d'apprendre de ses nouvelles. Nous allâmes très-vîte, notre profession nous avait donné l'habitude des courses rapides; nous tournâmes la forêt, et nous arrivâmes le soir à neuf heures à Waldorf. Déjà de loin nous fûmes frappés d'une clarté qui paraissait du côté de l'église et de la cure; elle fit palpiter mon cœur: Dieu! dis-je à mon ami, le

cruel Orlando, s'est-il déjà vengé? et la crainte doubla notre course. En approchant, cette crainte changea de nature, et devint plus forte encore; ce n'était point un incendie, mais un convoi funèbre, et c'était celui de ma Pauline! Je vis, Dieu! quel spectacle de douleur! son cercueil, précédé et suivi de flambeaux, porté par huit jeunes filles vêtues de blanc. Il était couronné de fleurs, touchant emblème de sa virginité! son père, que j'appelais si souvent le mien, le conduisait; ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules; son visage était caché en entier sous un chapeau entouré d'un long crêpe, et j'entendis les sanglots de son cœur paternel. Je les entendis et je perdis connaissance dans les bras d'Ernest. Quand je revins à moi, tout avait

disparu, tout était replongé dans l'obscurité ; j'étais à demi couché contre la poitrine de mon ami, sur les degrés du cimetière ; je soulevais la tête, et je regardais autour de moi ; il me semblait sortir d'un songe affreux. Viens, ami infortuné, me dit Ernest, viens, tu n'as plus rien à chercher ici ; celle que tu aimais n'est plus qu'une froide poussière, et son ame habite, avec celle de ma Louise, un séjour plus heureux. Je m'arrachai de ses bras, j'entrai dans le cimetière ; la terre fraîchement remuée, les fleurs dont elle était couverte, me firent reconnaître la fosse où on venait de déposer ma bien-aimée. Oh! mon père, j'étais sans doute bien coupable, car le ciel rejeta mes vœux, et le meurtrier de

Pauline n'osa pas même fouler la terre qui la renfermait.

Ernest m'entraîna loin de ce lieu de douleur ; nous entrâmes dans la forêt ; il me conduisit, car je marchais sans m'en apercevoir. Le lendemain, dans la matinée, nous arrivâmes aux ruines. Orlando était dans la cour, et donnait à la troupe l'ordre de marcher sur Waldorf et Rupelbrouk ; lorsque je parus, il il s'attendait si peu à me voir, et fut si effrayé de mon changement, qu'il recula de deux pas. Orlando, lui dis-je, je viens réclamer ton serment et la sûreté de Waldorf et de Rupelbrouk ; je te la demande même, après la mort que j'attends de ta main et que je désire ; venge-toi sur moi, mais épargne ces demeures chéries. Thomas Leider ne

ne t'a point offensé : le voilà, je te le ramène, il te sera fidèle, et remplira les conditions du serment. Je tirai mon sabre et le lui présentai par la poignée : frappe, lui dis-je en découvrant ma poitrine ; plus vite ce cœur aura cessé de battre, et plus je t'aurai d'obligation.

Orlando ne prit point le sabre, il détourna la tête, et le croiriez-vous, mon père ? les yeux du farouche Orlando furent humectés de larmes ; « Tu m'as enlevé Clara, me dit-il, mais tu me ramènes Thomas Leider, et tu as l'air plus malheureux que moi. Que t'est-il arrivé ? parle : as-tu perdu aussi celle que tu aimais ? »

« Celle qu'il aimait depuis son enfance n'existe plus, s'écria Ernest ! » Il y eut un moment de silence après lequel Orlando vint m'embrasser.

« Soyons unis par le malheur, me dit-il, et guerre éternelle aux heureux! » Il révoqua ses ordres, renouvela la sûreté des deux villages qui m'intéressaient, et me proclama de nouveau commandant en chef et son égal. Ernest ou Thomas Leider, sous le titre d'aide-de-camp, devait remplacer celui de nous deux qui succomberait ou qui serait occupé ailleurs; je l'ai su dans la suite: toutes les facultés de mon ame m'avaient abandonné, et plus d'un an et demi de ma vie s'effacèrent complètement de ma mémoire. J'ai su par Ernest, qui ne me quittait que lorsqu'il y était forcé, et qui était alors remplacé par Orlando, que j'étais, ou dans un état de délire effrayant, pendant lequel je parcourais la forêt en appelant Pauline à grands cris, ou

dans un abattement qui ressemblait à la mort. Ces deux infatigables amis, car il faut bien aussi donner ce titre à Orlando, ne s'en remirent à personne du soin de me garder, et s'y consacrèrent tour-à-tour; l'un des deux couchait toujours dans ma chambre au péril de sa vie; car cent fois, dans mes accès de fureur, j'ai failli à la leur ôter, et jamais ils n'ont voulu permettre que je fusse lié ni maltraité pendant cet état de démence. C'est sans doute, à ce traitement doux et à leurs soins soutenus, que je dus le retour de ma raison : elle me revint tout-à-coup, mais je fus long-tems à me rappeler la série de mes malheurs. Enfin, je les retrouvai tous, et avec eux une noire mélancolie et un désir ardent de mourir, et cependant, frappé de ter-

reur sur mon avenir, je ne voulais pas ajouter à mes crimes celui de m'ôter moi-même la vie : mais j'aurais voulu la perdre, ou dans une rencontre, ou même sur l'échafaud ; j'y voyais une sorte d'expiation qui plaisait à ma douleur. Dès que mes forces furent revenues, je demandai avec instance d'être à la tête des expéditions les plus dangereuses, et j'y montrais un courage sauvage (si je puis me servir de cette expression) qui imposait à ma troupe. Plus je cherchais la mort, et plus elle semblait me fuir. Les gouvernemens de qui dépendait la forêt, prirent des mesures très-actives contre nous ; nous fûmes attaqués, repoussés, mais jamais complètement vaincus, et je ne fus pas même blessé dans ces rencontres. Souvent j'eus l'idée d'aller

m'accuser moi-même, mais je connaissais trop bien l'injustice des hommes pour me fier à ce moyen; je voulais la mort et non pas les tourmens : pour connaître mes complices, les cruels m'auraient appliqué à la torture qui était en usage dans les tribunaux, et rien au monde ne m'aurait fait trahir Orlando. Je renonçai donc à cette idée, et je défendis les miens, ainsi que moi, avec un courage intrépide, toujours secondé par Ernest qui ne me quittait point. Nous étions tous les deux tourmentés d'un désir qui était devenu notre unique but : c'était de nous venger du baron de Léneck revenu de ses voyages, et dont les terres n'étaient pas très-éloignées; et d'enlever au pasteur Werner la fille de Louise; j'avais juré à sa mère

mourante de ne pas l'abandonner ; je voulais tenir ma promesse, et, puisque Pauline n'existait plus, la donner à Clara et à Julie ; toutes les deux m'avaient dit en me quittant, qu'elles voudraient trouver l'occasion de m'obliger, et j'étais sûr qu'elles recevraient ma fille adoptive.

Pleins de ce projet, nous partîmes, Ernest et moi, déguisés en marchands forains, pour prendre quelques informations sur le baron et sur l'enfant. Nous arrivâmes à la terre où habitait le premier ; nous n'avions encore aucun plan arrêté, mais nous voulions d'abord nous introduire dans le château pour examiner les moyens d'y revenir en force, et nous étions déjà dans l'avenue, lorsque nous vîmes arriver une femme jeune, élégante, menant une petite fille par

la main; elle s'approche et demande ce que nous voulons, et au même instant les noms de Clara et de Frédérich sont prononcés : c'était Clara, depuis six mois femme du baron de Léneck. « Clara ! m'écriai-je, est-il possible ? Vous la femme du baron de Léneck ! dites, Clara, êtes-vous heureuse ? est-il l'époux de votre choix ? »

J'ai lieu de croire que je le serai, nous dit-elle ; le baron a eu une jeunesse orageuse, mais la raison a repris son empire, et il veut bien me dire que c'est l'amour qui l'a ramenée. Voilà, dit-elle en montrant la petite fille, un moyen de bonheur et d'union entre nous. Regardez cette enfant, Frédérich, c'est celle de la malheureuse Louise, c'est la cause innocente de votre malheur ; ne voulez-vous

pas lui pardonner? Je la pris dans mes bras, je me rappelai le moment où je l'emportai ainsi de la chaumière, et je la pressai contre mon cœur. Ernest, encore plus ému que moi, la prit ensuite et la couvrit de baisers et de larmes. D'après notre entretien à ***, me dit la baronne de Léneck, je savais quel était son père, et lorsqu'il m'offrit son cœur et sa main, je n'acceptai l'un et l'autre, qu'à condition qu'il reconnaîtrait son enfant et que nous le prendrions avec nous; c'était son ardent désir; il m'avoua ses torts et ses remords. Le vieux pasteur Werner ne vivait plus, la pauvre petite était restée avec une vieille servante; nous la fîmes venir, je l'ai adoptée et je l'aime tendrement, car je chéris son père. Souvent il déplore le mal qu'il vous a

fait ; il ignore entièrement votre sort, et je.... Elle s'arrêta en rougissant.... je.... j'espère qu'il est changé, dit-elle sans oser lever les yeux.... Nous gardâmes le silence : qu'eussions-nous osé dire, avec les intentions qui nous avaient conduits dans sa demeure ? Elles étaient bien anéanties ; en faveur de Clara et de la petite Louise, tout était pardonné au baron de Léneck ; mais on comprend que nous ne voulûmes pas le voir, et nous exigeâmes de sa femme de ne pas lui parler de nous ; elle prononça le mot de Pauline, en me serrant la main, mais elle vit combien ce seul mot m'affectait, elle n'ajouta rien ; nous la quittâmes avec des vœux pour son bonheur, et bien décidés à ne pas le troubler. Nous étions contens de baiser encore ses mains

l'enfant que nous voulions lui donner, mais Ernest avait revu cet enfant avec une émotion si pénible, qu'il regrettait presque d'abandonner ses sermens de vengeancé contre celui qui lui avait ôté Louise. Combien nous fîmes de réflexions amères sur les singulières dispositions du sort! le baron de Léneck considéré, adoré, était le plus heureux des hommes avec la charmante Clara; et Louise et Pauline, dont il était le vrai meurtrier, n'existaient plus; et nous, les victimes de sa duplicité, nous étions les plus infortunés des êtres, plongés dans le malheur et dans le déshonneur qu'il avait attirés sur nous. Nous aurions dû, sans doute, puiser dans cette injustice apparente, des leçons salutaires, y voir la nécessité du repentir et la certitude d'une

autre vie ; mais il n'était pas encore venu le tems du repentir ; c'était à vous, mon père, qu'il était réservé ; nous n'y puisâmes que de nouveaux motifs d'aigreur contre notre destinée, et de haine contre les hommes.

Nous revînmes aux ruines dans ces dispositions. Orlando venait d'y ramener sa troupe long-tems dispersée ; ce fut sans doute pendant notre absence que M. Halder avait changé de demeure ; je l'ignorais et le croyais encore en sûreté à Waldorf. A notre arrivée, nous trouvâmes nos gens occupés du projet de s'emparer du coffre-fort d'un vieux ministre avare, qui, depuis long-tems, occupait une cure plus éloignée ; déjà plus d'une fois on avait formé ce projet, et toujours je l'avais détourné ; ce village était d'ailleurs

situé dans un pays très-ouvert, très-peuplé, et l'attaque et la retraite n'étaient pas sans danger. Ce fut ce qui me décida à demander de la conduire, d'autant que je voulais m'assurer qu'il ne s'y commettrait aucune cruauté, et que le vieillard en serait quitte pour nous donner un peu de son or. Je partis à la tête de quelques hommes résolus, je pris peu de monde pour ne pas répandre l'alarme, et je demandai, comme à l'ordinaire, d'entrer le premier et d'entrer seul...... Mon père, vous savez le reste, et de quel coup de foudre je fus frappé, lorsqu'en m'approchant de ce lit je reconnus votre chevelure blanche et bouclée, et que le livre de cantiques, que je vous avais donné, me confirma que j'étais près de mon père. — O dieu! ce

livre encore ouvert à ces lignes où je priais le ciel pour votre repos ! Encore une fois j'osai jeter les yeux sur ce lit ; je vis votre bras soulever la couverture et votre regard effrayé se tourner sur moi ; l'épée la plus acérée m'aurait fait moins de mal. Il fallait mourir de honte à vos pieds, ou vous fuir, et tâcher d'effacer ma vie criminelle ; je pris ce dernier parti, j'emmenai mes gens en les menaçant d'un grand danger ; je leur dis que la chambre était occupée par plusieurs hommes et beaucoup d'armes, qu'il paraissait qu'on était sur ses gardes ; je les ramenai à la forêt, où j'avais laissé Orlando et Thomas Leider ; là, je remis au premier son sabre de commandant, et je lui dis que je le quittais pour jamais. Je connaissais

assez la noblesse et la sensibilité de son cœur, pour ne pas lui cacher les motifs de ma résolution; je lui dis comment j'avais trouvé mon père, et le changement qui s'était opéré en moi à cette vue; je lui montrai le livre, il lut mes vers, et je le vis encore attendri : « Partez, dit-il, je ne vous retiens pas et je vous comprends. — Ah! si j'avais encore un père! Mais le malheureux Orlando n'a plus rien, il faut qu'il subisse sa destinée et qu'il perde encore ses amis. » Il m'offrit autant d'or que j'en voudrais; nous n'acceptâmes que ce qu'il nous fallait pour exécuter notre plan, et la liberté d'une cinquantaine de nos camarades qui s'étaient attachés à nous et voulurent partager notre destinée. Je ne rougis pas de vous avouer, mon père, que

que j'ai encore connu le bonheur en recouvrant votre estime et la mienne; c'est le seul auquel j'ose prétendre; c'est le seul but qui anima mon courage, et c'est à vous, mon père, que je dois mes succès: mes connaissances en mathématiques m'ont été très-utiles dans ma carrière militaire. Je consacre à cette carrière le reste de ma vie, et je ne croirai ma conduite précédente effacée, que lorsque je l'aurai expiée au champ de l'honneur en mourant pour ma patrie, et en répandant quelque gloire sur votre nom et sur vos vieux jours.

Depuis long-tems l'aurore avait paru, et les deux familles lisaient encore ce touchant écrit, souvent interrompu par leurs larmes. Lorsqu'il fut fini, les deux pasteurs laissèrent leurs épouses prendre quelque

repos, et s'acheminèrent vers la ville et sur la place d'armes. Au moment où ils y entrèrent, une consigne leur demanda leurs noms, et, sur leur réponse, ils furent conduits sur une estrade un peu élevée au-devant du régiment. M. Halder eut l'indicible plaisir de voir son héros à la tête de son corps, qui manœuvra très-habilement, commandé par le major Ernest Schmitt à cheval, qui avait très-bonne grâce; mais il le cédait au colonel, un des plus beaux guerriers qui fût possible de voir. Après l'exercice, il vint joindre son père et son ami sur l'estrade. A peine y était-il, que tous ses soldats s'écrièrent à la fois: « Vive notre brave colonel Frédérich *Buchman* dit *Rohlen* ! Vive son père et sa mère qui l'ont mis au monde! Vive son ami le pas-

teur Halder! Vive! vive! » Et puisse le lecteur ajouter, vive le rédacteur de leur histoire!

Comme le colonel Buchman l'avait espéré, il mourut au champ d'honneur, un boulet lui cassa la tête; son inconsolable ami, le lieutenant colonel Schmitt, détacha le portrait de Pauline qui reposait sur son cœur, et l'apporta à M. Halder. Son père ne lui survécut pas long-tems, et c'est de sa mère, la bonne Marie, que j'ai su ces intéressans événemens.

MULLER, *pasteur actuel de la cure de Rupelbrouk.*

Fin du troisième volume.

TABLE

DES NOUVELLES

contenues dans le troisième volume.

Fin de la Table du troisième volume.

74750245

